

le phare

journal n° 29

centre culturel suisse • paris



AVRIL - JUILLET 2018

PLURIDISCIPLINAIRE • 10^e FESTIVAL EXTRA BALL / EXPOSITIONS • URS LÜTHI • ROSA BRUX • BATIA SUTER / PERFORMANCE
• ANNE ROCHAT / MUSIQUE • LUCIA CADOTSCH • GRANDBROTHERS • ARTHUR HENRY • JULIE CAMPICHE QUARTET • ELINA DUNI
• SCHNELLERTOLLERMEIER / DANSE • PHILIPPE SAIRE / LITTÉRATURE • BRUNO PELLEGRINO • DANIEL DE ROULET / GRAPHISME
• URS LEHNI ET OLIVIER BRUN / ARCHITECTURE • BEARTH & DEPLAZES / THÉÂTRE • PHIL HAYES / ÉVÉNEMENTS • ART ET MILITANTISME
• DROITS DES ARTISTES • ENGAGEMENT PRIVÉ POUR L'ART / ÉDITION • PAULINE JULIER / PORTRAIT • CHRISTIAN BRÄNDLE

An Invitation to Disappear

julian charrière



Barrage de Mauvoisin du 17 juin – 30 septembre 2018

Musée de Bagnes, Le Châble

en parallèle à l'exposition **Giéto 2018-1818**

jusqu'au 20 janvier 2019

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS
L'expérience subjective du monde
Urs Lüthi

8 / **Genève entre en contestation**
Rosa Brux et Archives contestataires

9 / **Pars pro toto**
Batia Suter

10 / • PERFORMANCE
La topographe de nos limites
Anne Rochat

11 / • THÉÂTRE
L'éveil des consciences
Phil Hayes

12 / • MUSIQUE
Explorations aux confins du jazz
Carte blanche à la Montreux Jazz
Artists Foundation

14 / • DANSE
Des chorégraphies inspirées d'art pictural
Philippe Saire

16 / • LITTÉRATURE
Célébration du charme des choses qui prennent fin
Bruno Pellegrino

17 / • LITTÉRATURE
Daniel de Roulet, marathonien de l'écriture
Daniel de Roulet

18 / • ÉVÉNEMENTS
Une recherche au format livre
Pauline Julier
Soutiens privés, Suisse vs France
50 ans de *Kunstbulletin*
Poloni à Palerme
Marco Poloni

19 / • ARTS VIVANTS
10^e Festival Extra Ball
Centre culturel suisse
et Nanterre-Amandiers

20 / • GRAPHISME
Urs Lehni et Olivier Lebrun: Rollo on Yellow
Urs Lehni et Olivier Lebrun

24 / • ARCHITECTURE
La maîtrise architecturale de l'école grisonne
Bearth & Deplazes

26 / • PORTRAIT
Passion, curiosité, réceptivité
Christian Brändle

32 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes

34 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique

39 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: *The Numbergirl, Seen Trough the Pink Glasses Of Desire*, 2018, série de 20 photographies. © Urs Lüthi



Urs Lüthi se faisant mouler un bras à l'atelier Birger Laube à Munich pour sa nouvelle œuvre *Spazio Umano (The Enemy)*, 2018. © Ulrike Lüthi-Willenbacher

Expériences de la durée

Depuis près de cinquante ans, Urs Lüthi joue de son corps comme objet de ses recherches artistiques. D'année en année, son œuvre permet d'observer la transformation de son physique. Il développe aussi des séries sur la durée, qui évoquent la question du temps qui passe de manière plus métaphorique. Régulièrement, il retravaille ses œuvres, par le format, la couleur ou le montage, affirmant ainsi le caractère évolutif des choses. La photographie qui illustre cet éditorial le montre dans une autre temporalité, celle de la fabrication d'une œuvre produite pour le CCS.

Batia Suter, quant à elle, développe un travail de type encyclopédique, par exemple avec les deux volumes de son imposante *Parallel Encyclopedia*. Pour le CCS, elle propose *Sole Summary*, une installation de photographies qui nous engage à découvrir l'étonnante collection d'objets accumulés durant toute sa vie par sa tante, née dans les années 1940. Dans ce cas, il s'agit d'un voyage kaléidoscopique à travers le temps, mais aussi dans la culture et l'histoire du goût.

L'expérience du temps, c'est aussi le regard en arrière, qui permet d'appréhender le présent et d'envisager l'avenir. En cette année anniversaire, beaucoup de regards se tournent vers Mai 68, à l'exemple du collectif Rosa Brux, dont les membres sont nés dans les années 1980, qui propose, avec Archives contestataires, une exposition focalisée sur les changements politiques et sociaux à partir des « années 68 » en Suisse, repères essentiels pour comprendre l'art et ses liens avec la contre-culture.

Certains héritages de Mai 68 planent aussi dans l'esprit du 10^e festival Extra Ball, que le CCS a conçu cette année avec le théâtre Nanterre-Amandiers, et qui se déroule dans et entre les deux institutions. On y retrouve un Gwenaël Morin qui réactive le texte *Paradise Now* que le Living Theatre avait joué en 1968 en Avignon. Plusieurs projets de ce festival fonctionnent sur une durée longue, à l'image de ceux de Lancelot Hamelin & Duncan Evennou qui livrent des lectures de recueils de rêves en continu, de Thom Luz qui invite le public à entrer et sortir librement de sa *Fog Factory*, installation musicale fugitive activée par de petites actions, ou de Kom.post qui crée une émission de radio en épisodes. Foofwa d'Immobilité, pour sa part, nous emmène dans une Dancewalk de cinq heures qui relie le Marais à Nanterre. En contrepoint, Roman Signer agit sur le mode de l'instantanéité. Sur le grand plateau des Amandiers, une installation des Frères Chapuisat, en gestation depuis des mois, a été construite en quelques semaines.

Le temps long est devenu une caractéristique des performances d'Anne Rochat. Pour *Topo*, pendant environ 24 heures, elle emprunte le sentier du Grisoud dans le Jura, une zone chargée de légendes et d'histoires, notamment de Juifs sauvés de la déportation par des Résistants pendant la Seconde Guerre mondiale. Une marche-performance solitaire en forêt, qui explore les limites de la résistance physique comme de la nature de l'œuvre, puisque le public ne verra que le film de cette action transmis en direct.

Une autre histoire, où le temps est cette fois compressé, mais l'énergie décuplée, c'est la proposition de présenter sur douze jours quatre pièces chorégraphiques de Philippe Saire dans l'unique salle de spectacle du CCS. Une rétrospective de ses « Dispositifs », pièces qui oscillent entre danse et arts visuels. Une première!

Ce 29^e numéro du *Phare*, créé il y a dix ans, est aussi le dernier que nous réalisons ensemble. Notre mandat s'achèvera fin septembre 2018. Jean-Paul quitte le navire CCS en mai pour prendre la direction de l'ECAV, école cantonale d'art du Valais. Olivier pilotera *Le Phare* de l'automne et la programmation jusqu'en décembre. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser



Urs Lüthi, fabricant de la sculpture *Spazio Umano (The Enemy)*, au studio Birger Laube, Munich, 2018. © Ulrike Lüthi-Willenbacher

L'expérience subjective du monde

L'artiste suisse Urs Lüthi, basé à Munich, est très bien identifié et exposé en Suisse, en Italie ou en Allemagne. Mais il est plus rarement montré en France. *Just Another Dance*, composée en majorité de nouvelles œuvres dont certaines revisitent son travail, est sa plus importante exposition en France à ce jour. — Entretien avec l'artiste par Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser

● EXPOSITION
21.04 – 15.07.18
Urs Lüthi
Just Another Dance

- ● CCS / Ton travail est centré sur l'autoportrait. En te prenant toi-même comme sujet, tu explores de multiples aspects de la nature humaine. Comment penses-tu la conception de tes œuvres et le développement de ton parcours ?
 - Urs Lüthi / Le fondement de mon travail est la condition humaine. Ma conception est née au milieu des années 1960 et s'appuie sur la conviction qu'on ne peut faire l'expérience du monde et le comprendre que de manière subjective. Je ne crois pas à l'objectivité et, en une démarche radicale, je me suis pris moi-même comme objet de mon art « comme miroir de l'univers ».
 - CCS / Pour cette exposition au CCS, nous t'avons exprimé le souhait de présenter des œuvres de différentes périodes. Au final, l'exposition est composée presque entièrement de nouvelles œuvres, mais qui constituent ou font partie de séries que tu as initiées à diverses périodes de ta vie. Comment es-tu arrivé à ce choix ?
 - UL / Il est important à mes yeux que l'on puisse sentir et reconnaître le fil du temps dans mes expositions. Pour celle du Centre culturel suisse, j'ai actualisé l'un de mes travaux les plus connus en en modifiant le format et la couleur. Ce travail est un regard nostalgique sur mon passé et se réfère de manière ironique à mes *Marken-*

- zeichen*, ces « marques de fabrique » que j'ai prises comme thème, par exemple à la Biennale de Venise en 2001. Je travaille, la plupart du temps, simultanément sur plusieurs séries d'œuvres, je reprends des travaux anciens que je modifie et actualise. Un travail, une fois réalisé, n'est jamais définitivement achevé dans mon esprit. J'utilise mes œuvres comme des modules pour arriver à une exposition qui soit d'une vérité subjective et d'une actualité les plus grandes possible.
- CCS / Les deux nouvelles sculptures produites par le CCS, *Spazio Umano (The Enemy)*, sont réalisées à partir de moulages de ton corps à taille réelle, mais avec plusieurs jambes et plusieurs bras. Quel est ton propos avec cette œuvre qui est à la fois hyperréaliste et « surnaturelle » ?
 - UL / Ces deux sculptures ont deux antécédents réalisés avec le même procédé. Le premier est le joggeur couché (Biennale de Venise 2001), le deuxième, le vengeur (2003) qui démolit une commode avec une masse en une sorte de vengeance sur la bourgeoisie. Dans ce nouveau travail, deux personnages qui ne correspondent pas exactement à la norme humaine, vu leurs multiples bras et jambes, se font face et se reflètent comme dans un miroir imaginaire. Ils sont ensemble à la recherche d'un espace humain et représentent peut-être la quintessence de mes deux dernières séries intitulées *Spazio Umano (The Enemy)* et *Lost Direction*.
 - CCS / L'exposition présente également des œuvres de deux séries qui partagent en partie le même titre : *The Remains of Clarity (Flowers)* et *The Remains of Clarity (Thousand or More Images)*. Pourquoi utilises-tu le même titre pour des séries qui, apparemment, concernent des questions différentes ?



Just Another Dance, 2018, photographie. © Urs Lüthi



• **UL /** Parce qu'une chose renferme toujours en elle son contraire. Et parce que mon travail est toujours construit sur l'ambivalence.

• **CCS /** Les œuvres de la série *The Remains of Clarity (Flowers)* sont constituées de fleurs séchées, un peu comme un herbier. Les fleurs sont présentes dans plusieurs de tes œuvres. Quelles significations leur donnes-tu ?

• **UL /** Les tableaux de la série *The Remains of Clarity* se penchent sur la recherche de simplicité et de clarté. Le sujet est ici l'éphémère. Les fleurs sont aussi des natures mortes, et elles représentent le pendant des sombres photos cent fois superposées qui portent le même titre.

• **CCS /** Justement, tu évoques la série *The Remains of Clarity (Thousand or More Images)* qui est basée sur la quantité d'images, et leur superposition jusqu'à obtenir un quasi-monochrome. Quelle est ton intention avec cette série ?

• **UL /** Elle exprime notre saturation d'images et d'informations. Le flot d'images qui nous envahit. Plus nous recevons d'informations, plus les choses perdent en clarté et plus le contexte devient flou. On aboutit à une sorte de « masse mystique » dont le contenu est en fait un rebut tout ce qu'il y a de plus banal. Ainsi naît un genre de « beauté » complètement différent.

• **CCS /** Tu as réalisé la série de 20 montages photographiques *The Numbergirl* en 1973. Pour l'exposition au CCS, tu présentes un nouveau tirage de cette œuvre, avec un filtre rose, un procédé que tu as déjà utilisé pour d'autres photographies. Que recherchais-tu à l'époque, et que représente l'apparition du filtre rose aujourd'hui ?

• **UL /** Ce nouveau travail de la série *Trademarks* (2018) est intitulé *The Numbergirl, Seen Through the Pink Glasses Of Desire*. Ce titre explique le contenu. Comme je l'ai déjà mentionné, il y a là un regard nostalgique sur mon passé. Dès le départ, je me suis intéressé au thème de la disparition, de l'éphémère. À peu près à la même époque que la *Numbergirl* de 1973, il y a par exemple eu aussi mon travail intitulé *Just Another Story About Leaving*. Pour le préciser à nouveau : reprendre des travaux que j'ai réalisés pour partie dans ma jeunesse et les éclairer d'un jour nouveau, les remanier, les actualiser est une composante importante de mon art conceptuel. Mon idée fondamentale, ma conviction profonde se nourrit depuis toujours de façons de voir les choses, de sujets de la vie. Par exemple, ma performance de jeunesse *Mille Rose rosse* (Galerie Marconi, Milan 1974) consistait à jeter des roses sur un sol jonché de débris. En 2002, j'ai fait le cycle de tableaux *Trash and Roses* ; plus tard, en 2006, je me suis lancé dans la série *The Remains of Clarity (Flowers)*.

• **CCS /** La série originale *The Numbergirl* avait été présentée dans la fameuse exposition *Transformer*, organisée par Jean-Christophe Ammann, en 1973, au Kunstmuseum de Lucerne. Que retiens-tu de cette époque ?

• **UL /** Je me suis toujours senti mal à l'aise dans ce contexte. Mon travail procédait d'une tout autre conception, je crois. J'ai toujours trouvé que cette réduction à la sexualité, qui était l'esprit du temps, n'était pas pertinente pour mon travail. Mais évidemment, ça a été formidable de pouvoir susciter instantanément l'attention du milieu artistique. Je suis de toute façon persuadé que l'on devient célèbre le plus souvent sur un malentendu.

• **CCS /** Depuis quelques années, tu intègres souvent dans tes expositions une bande verte peinte au mur,



Vue de studio. *The Remains of Clarity (Flowers)*, 2018. © Ulrike Lüthi-Willenbacher

sur une hauteur d'environ 1,20 mètre. Pourquoi cette couleur et quel est le rôle de cette bande peinte ?

• **UL /** Il s'agit de peinture murale, et ce n'est pas toujours uniquement cette bande verte. Parfois, je décore des salles entières en turquoise ou en jaune – il y avait par exemple du turquoise à la Biennale de Venise pour mon travail *Run For Your Life*. Parfois encore, une bande rose guide le visiteur dans la salle. J'essaie ainsi de donner une cohésion aux salles « difficiles ». J'ai fait les premières peintures murales de ce genre à la fin des années 1990. Le vert particulier auquel vous faites allusion est un souvenir de l'école, de l'administration, des bureaux... C'est de là que proviennent ces bandes de couleur.

• **CCS /** Pendant vingt ans (de 1994 à 2014), tu as enseigné à la Kunsthochschule de Kassel. Quel rôle l'enseignement a-t-il pris dans ta vie d'artiste ?

• **UL /** L'enseignement que j'ai donné pendant vingt ans à la Kunsthochschule de Kassel a été pour moi une autre manière, ou plutôt un autre moyen de vivre l'art. Je crois que ça a été une expérience bonne et inspirante autant pour les élèves que pour moi. ■■■

Repères biographiques

Depuis sa première exposition solo à la galerie Mäder à Berne 1966, jusqu'à *Just Another Dance* au Centre culturel suisse en 2018, Urs Lüthi a eu plus de 190 expositions personnelles et a participé à 350 expositions collectives qui l'ont emmené du Helmhaus de Zurich en 1968 à la documenta 6 de Kassel en 1977, la Biennale de Sydney en 1978, le Centre Pompidou en 1981 ou encore le pavillon suisse de la 49e Biennale de Venise en 2001 ou à la Punta della Dogana en 2018. Urs Lüthi, né en 1947 à Kriens et basé à Munich, c'est aussi plus de 45 monographies toutes répertoriées sur son site ursluehi.com.



Les Tréteaux Libres devant la cathédrale Saint-Pierre, 16.05.1971. © CIG, Fonds Mick Desarzens

Genève entre en contestation

L'exposition associant archives militantes et pratiques artistiques est l'occasion de s'interroger sur les liens entre art et activisme.

— Par Rosa Brux et Archives contestataires

● EXPOSITION

21.04 – 03.06.18
Essayer encore, rater encore, rater mieux
Une exposition de Rosa Brux en collaboration avec Archives contestataires avec: Messageries Associées, Studios Lolos, Wages For Wages Against, A26N, Galerie Gaëtan, Carole Roussopoulos, Diane Spodarek, Galerie Aurora, Tréteaux Libres, François Bertin, Thomas Hirschhorn, Groupe 5, Patricio Gil Flood, Narcisse Praz, Carlo Tacconi, Oraibi + Beckbooks, Tamas St. Auby, Interfoto

Visites commentées:
samedi 21 avril
par Stefania Giancane
puis par Clément Gagliano
les samedis 5 et 26 mai,
et 2 juin / 15h.

Tables rondes,
modération par Rosa Brux:
mardi 24 avril / 20h
Art et militantisme
avec Elisabeth Lebovici,
et Charles Magnin.
mercredi 25 avril / 20h
Droits des artistes
avec Tiphany Blanc, Marc
Rossier et Grégory Jérôme.

■ Pour faire face à l'inertie et au conformisme d'institutions dans lesquelles différents mouvements indépendants ne se reconnaissent pas, de nombreuses initiatives s'organisent à Genève, afin de construire et d'expérimenter de nouvelles formes de luttes et d'alternatives. Des années 1960 jusqu'à la fin des années 1980, dans un contexte souvent tendu entre les autorités d'une part, et les milieux artistiques et militants d'autre part, une pléthore d'actions voit le jour.

Le Mouvement de libération des femmes (MLF) genevois propose des cours de *self-help* offrant la possibilité aux femmes d'examiner elles-mêmes leur corps et d'échapper ainsi au patriarcat; des lieux d'expositions autogérés (Galerie Aurora, Messageries Associées), précurseurs des *artist-run spaces*, apparaissent sans le soutien des instances publiques; des mobilisations pour un Centre autonome entendent prendre le contrôle d'une institution existante. De l'occupation par la troupe de théâtre Tréteaux Libres de la Maison des jeunes de Saint-Gervais à la grève déclenchée au Musée Rath en 1980 par l'association d'artistes A26N, en passant par les luttes d'État d'urgence et de l'Usine, la mésentente avec les autorités est manifeste. Dans ce contexte, des zones de sensibilités communes émergent entre activismes et pratiques de l'art. Des cartes teintées d'un humour caustique – évoquant les formats employés par l'avant-garde conceptuelle –, sont diffusées par les milieux militants pour lutter contre le viol, tandis que le groupe Studios Lolos contribue au mensuel de contre-information *tout va bien*. La liste est encore longue tant l'effervescence de ce que l'on nommera bientôt en Suisse les « années 1968 » provoque l'éclosion de nombreuses pratiques radicales, transversales et novatrices.

Dans le cadre de l'exposition, Rosa Brux et Archives contestataires s'unissent pour agencer les relations

complexes qui relient des documents produits par des actions militantes et des pièces issues de processus artistiques. L'exposition désire ainsi prolonger les perspectives de transversalité initiées par les mouvements des « années 1968 ». À rebours d'un *best of* des postures artistiques, qui constituerait en quelque sorte une approche anthologique de l'art de cette période, l'exposition prend le parti de privilégier des formations artistiques dont la particularité est d'avoir entretenu un lien avec les milieux contestataires. Les sources iconographiques et documentaires présentées au CCS exhument quant à elles des aspects refoulés, négligés ou simplement oubliés de l'histoire contestataire. La richesse de ces ressources conservées par des militant·e·s dans un fonds d'archives associatif (Archives contestataires) continue de nous surprendre tant par la densité que par la qualité de la réflexion qu'elles soulèvent.

Si les pratiques artistiques des « années 1968 » se proposaient d'utiliser la critique comme instrument d'une prise de conscience dans une perspective d'émancipation, comment peut-on rendre cette approche encore effective de nos jours, lorsque la critique du système est devenue un élément du système lui-même? Qu'entendons-nous par « art politique »? Si l'art a souvent été discrédité comme fatalement condamné à l'inefficacité, des pratiques récentes persistent à rendre cet « agir politique » encore possible lorsqu'elles déplacent dans le pré carré de l'art des dossiers propres aux luttes sur les conditions de travail ou à l'histoire des contestations, en en pointant la permanente redéfinition.

Inspiré d'une pensée célèbre de Samuel Beckett, le titre de l'exposition indique une volonté de rompre avec les catégories d'échecs et de succès trop souvent en jeu lorsqu'il s'agit d'évaluer les mouvements contestataires. Ce titre rend aussi hommage aux aléas de l'activité militante ainsi qu'aux micro-résistances de chaque jour qui œuvrent parfois à l'ombre d'actions collectives plus éclatantes. Comme l'affirmait en substance la militante et figure de l'aile gauche Rosa Luxemburg, une révolution n'arrive jamais à temps, mais elle naît au travers de nombreuses tentatives prématurées qui constituent les conditions indispensables de la voir un jour à nouveau surgir. ■



Revue *tout va bien*, 1981. © Carouge: Archives contestataires



Batia Suter, *Sole Summary*, 2018.

Pars pro toto

L'artiste Batia Suter propose une plongée encyclopédique dans des collections d'objets aux significations les plus intimes.

— Par Nickel van Duijvenboden

● EXPOSITION

09.06. – 15.07.18
Batia Suter
Sole Summary

À voir aussi : *Radial Grammar*, autre exposition personnelle de Batia Suter, présentée du 26 mai au 26 août au BAL, en association avec le CCS.

Repères biographiques

Batia Suter (née en 1967, vit à Amsterdam) a étudié le design à Zurich, ainsi que l'art et la typographie à Arnhem. Elle participe à des expositions depuis 1996. En 2007, elle publie un premier volume de l'imposant *Parallel Encyclopedia* (Roma Publications), très remarqué, qui sera suivi d'un second volume en 2016, année de sa participation aux Rencontres de la photographie à Arles. En 2018, elle expose à la Photographers Gallery à Londres dans le cadre des artistes sélectionnés pour le Deutsche Börse Photography Foundation Prize et aux Swiss Art Awards, à Bâle.

■ Avec une touche de sobriété, Batia Suter qualifie sa dernière œuvre de « résumé ». Un résumé a pour objectif de rendre une totalité en énumérant ses parties, en les additionnant. Mais il est forcément incomplet, généralement parce que le sujet est trop énorme. On pourrait ainsi ramener un paysage suisse, avec tout son impact phénoménologique, à une liste de contenus : les arbres ici, les rochers là, etc. Ce serait une approche empirique. Mais ce n'est pas le type de résumé choisi par Suter. Ce qu'elle nous propose, c'est une indexation métonymique, une *pars pro toto*, une partie pour le tout où les possessions d'une personne fournissent un panorama de son existence, l'építome de ses sensibilités. Elle s'intéresse aux intrications de ces objets auxquels elle se sent liée car ils appartenaient à l'une de ses tantes, décédée, ce qui confère à l'acte d'archivage une soudaine intimité. Secrétaire à la faculté de mathématiques de Zurich, cette tante avait toute sa vie collectionné et chéri diverses choses avec une véritable obsession. Malgré son apparence systématique, ce panorama est dépourvu de toute prétention exhaustive, il répond plutôt à un manque. Il peut être considéré comme un moule inversé, une sorte de plâtre. En même temps, il met à nu la perplexité de l'artiste, son impuissance si l'on veut, ce qui le rend tout autant autobiographique.

L'attention et l'ouverture d'esprit avec laquelle Batia Suter traite l'information visuelle se retrouvent dans ses œuvres antérieures, notamment dans les deux opulents volumes intitulés *Parallel Encyclopedia* (2007 et 2016) qui font allusion, sur le mode du jeu, à la pratique anachronique de résumer et de compartimenter les connaissances dans d'épaisses anthologies reliées en cuir. Suter aborde l'idée de l'encyclopédie de manière rafraîchissante. Elle en propose une version « parallèle » légère et subtile où elle aligne des séries apparemment

infinies de reproductions liées entre elles de manière associative, qui prennent ainsi un caractère kaléidoscopique et psychédélique. Tandis qu'une encyclopédie sert normalement à satisfaire la curiosité en fournissant des réponses définitives, la sienne réussit à éveiller la curiosité et à la garder intacte en ne fournissant aucune réponse, mais des indéterminations et des spéculations. Ainsi met-elle en avant une subjectivité qui nous permet d'entrer dans un monde visuel sans nous sentir soumis à une hiérarchie ou à un système d'apprentissage. Pour revenir à l'agrégation très particulière de *Sole Summary*, je serais tenté de dire qu'elle a quelque chose sinon de suisse, du moins d'européen, qui rappelle les excentriques assemblages d'objets d'Hanne Darboven, mais en moins prémédité, et peut-être plus vulnérable et personnel, et avec un nivellement de classe et un refus de la cherté anticonformistes.

Dans le roman épique *La Tour* de Uwe Tellkamp, on est amené à lire les significations que peuvent avoir des objets et des intérieurs. Particulièrement digne d'intérêt est l'horloge « dix minutes », nommée ainsi parce qu'elle sonne toutes les dix minutes. Le protagoniste se souvient de la première fois où son oncle a énuméré les noms latins des constellations estampés dans le disque secondaire de l'horloge : « [Ces noms] tombaient goutte à goutte dans son oreille comme une substance indéfinissable, lui faisaient entrevoir un bref instant le monde des adultes, et ce monde était rempli des choses les plus intrigantes et extraordinaires. »

C'est une sensibilité double, dans l'œuvre de Suter, qui rappelle cette histoire d'horloge. Il y a non seulement le mélange étrange d'une personnalité sophistiquée et de nivellement social, évident dans les objets collectionnés par la tante, mais aussi la manière dont l'artiste perçoit une intimité, établit une relation silencieuse d'une génération à l'autre à travers les souvenirs que ces choses renferment. Il s'agit ici de se sentir profondément chez soi parmi ces objets, en vie, intégré en eux. En tant que telles, ces choses pour la plupart interchangeables forment un miroir qui leur donne une nature biographique et historique, une âme. ■

Nickel van Duijvenboden est un artiste et écrivain, vivant et travaillant à Amsterdam et à Berlin.

Anne Rochat, *Hic et Nunc*, Uyuni, Bolivie, 2018. Extrait vidéo : François Bovy & Juan David Suarez

La topographie de nos limites

L'artiste Anne Rochat défie les lois du temps et de l'espace dans des performances de longue durée, aux cadres hors du commun.

— Par Corinne Martin

● PERFORMANCE

SAMEDI 21 / DE 18 H À 22 H
ET DIMANCHE 22 AVRIL /
DE 13 H À 18 H

Anne Rochat

*Topo – sur les traces
des passeurs du Jura*

Concept, performance, film :
Anne Rochat / musique :
Laurent Bruttin et Ariel Garcia /
assistance : Sarah Anthony /
diffusion : Adrian Blaser /
coproduction : Arsenic, Lausanne /
spécialiste forêt : Jacques-Michel
Rochat

Salle de spectacle :
samedi 21, 18 h – 22 h,
dimanche 22, 13 h – 18 h
Écran en vitrine de la librairie :
en continu du samedi 21 à 18 h
au dimanche 22 à 18 h

■ Avec Doris Magico, une série de vidéos performatives, initiées en 2009 et toujours en cours, Anne Rochat détourne l'usage d'objets quotidiens. Avec persévérance, voire obstination, elle les manipule comme s'ils étaient l'unique possibilité de communiquer ou de se protéger. Doris Magico, avatar de l'artiste, construit par ses actions une poétique burlesque qui interroge les limites du quotidien. Mais le comique des gestes burlesques est ici court-circuité par une atmosphère d'inquiétude, de solitude. L'avatar est ainsi prisonnier de ses gestes, il continue à les effectuer avec obstination, alors que leur finalité a disparu.

En 2017, après de longs voyages en Amérique latine et en Asie, Anne Rochat débute une nouvelle série de vidéos performatives. La performeuse sort des balises imposées par le quotidien en suivant un double mouvement : quitter l'urbain pour les espaces naturels et se dépouiller de tout accessoire superflu.

Après les rituels de Doris Magico provoquant en duel des objets prêts à se dérober, Anne Rochat tente de se confronter cette fois-ci à quelque chose qui ne pourra pas se dérober : le paysage. Pour cette nouvelle série de performances, elle change radicalement d'échelle, et le combat avec les objets triviaux laisse place à un corps à corps avec la démesure de la nature.

Mars 2018, Salar d'Uyuni, Bolivie. Altitude 3 658 mètres. Superficie : 10 582 kilomètres carrés (un quart de la Suisse). La performance *Hic et Nunc* : marcher pendant 24 heures suivie par une caméra, dans le plus grand désert de sel de la planète. C'est la saison des pluies et le désert blanc, immaculé, se recouvre d'une couche d'eau. La surface devient miroir, le ciel se reflète à perte de vue. La frontière entre la terre et le ciel s'est évanouie. Dépasse par le paysage, l'action de la performeuse se découpe avec netteté devant l'infinie étendue et dans la lumière éclatante. Paradoxalement, sa figure devient en même

temps dérisoire, car perdue dans la vide et infime partie d'un tout plus puissant. Les repères s'effacent, l'échelle est inhumaine. Le temps est devenu horizontal.

Avril 2018, forêt du Risoud. Massif du Jura, frontière franco-suisse. Point culminant : 1 419 mètres. Superficie : 22 kilomètres carrés. Cette nouvelle performance, *Topo*, suit le même fonctionnement que *Hic et Nunc* : une marche filmée d'une durée de 24 heures. Les épicéas entourent la performeuse, la teinte chromatique a changé, l'horizon a disparu et le décor a basculé dans la verticalité. Dans cette dense forêt de conifères, Anne Rochat ne laissera pas tomber de petits cailloux pour retrouver son chemin. La déambulation de l'artiste originaire de la vallée de Joux suivra une logique intime qui tentera d'incarner une des métaphores de la marche : explorer le monde pour s'explorer soi-même.

Dans *Hic et Nunc* et *Topo*, l'important n'est pas un but à atteindre, mais un trajet. Ce sont des sortes d'anti-performances sportives. Le temps est utilisé comme un cadre, et non comme le résultat d'un chronomètre. Il n'y a pas de distance à parcourir, de record à atteindre. En abolissant la mesure, Anne Rochat se confronte à la durée pure. Abolition de la mesure et du devenir. Mais ce n'est pas pour autant que ces performances sont dépouillées de toute référence contextuelle. En effet, le désert de sel d'Uyuni recèle un gisement de 5,5 millions de tonnes de lithium, métal indispensable aux voitures électriques, « or blanc » de demain. La forêt du Risoud, elle, regorge de contes et de légendes. Anne Rochat traverse des patrimoines passés et futurs, mythologiques et énergétiques, avec le plus simple des véhicules, ses pieds. Dans ces décors aux antipodes de notre quotidien, l'artiste interroge encore une fois nos habitudes, nos contradictions et les logiques marchandes.

L'apparente simplicité de la marche dans des environnements extraordinaires et la dilatation temporelle sont les moteurs de ces performances de longue durée. Avec elles, Anne Rochat dessine une cartographie qui ne mesure pas et qui ne fige rien, mais qui interroge au rythme lent des pas et rend compte d'une manière d'être traversée par le monde.

« Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide central qu'on porte en soi [...] et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. » (Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*) ■

Corinne Martin est éditrice indépendante (www.aplustrois.ch)

L'éveil des consciences

Avec son théâtre ludique autant que raffiné, Phil Hayes sonde notre inconscient. Et s’amuse avec les formes scéniques. — Par **Gérald Cordonier**

● THÉÂTRE

DU MARDI 05 AU
VENDREDI 08.06.18 / 20 H
Phil Hayes

*These Are My Principles
If you don't like them
I have others* (2016, 75')

En anglais simple

Conception et mise en scène :
Phil Hayes, en collaboration avec
Christophe Jaquet, Nada Gambier /
performance : Phil Hayes
et Nada Gambier / dramaturgie :
Julia Hintermüller / lumières :
Tina Bleuler, Patrick Rimann, Pablo
Weber / son : Susanne Affolter /
communication et diffusion : Tutu
Production / production : Lukas
Piccolin, First Cut Productions

Coproduction : Gessnerallee
Zürich – Kaserne Basel – Südpol
Luzern / Soutiens : Stadt Zürich
Kultur ; Pro Helvetia ; Fondation
Ernst Göhner ; Pour-cent culturel
Migros ; Kaaitheater, Bruxelles

■ Phil Hayes brouille les pistes. Il est anglais, mais vit à Zurich depuis 1998. On le découvre comme comédien – déconcertant de naturel –, puis il réapparaît comme metteur en scène ou amuseur public. On l’aime en performeur scénique et l’on apprend qu’il visse sur sa tête d’autres casquettes, celle de musicien ou de réalisateur. Autant de pratiques et d’univers artistiques qui nourrissent l’artiste, entretiennent son grain de folie et le guident, surtout, dans sa recherche permanente du moment. Celui qu’il s’évertue à retrouver sur scène, en jouant avec les mots, les idées, les structures narratives. Cette quête, il la mène avec autant de sérieux que de flegme. Avec, souvent, dans ses projets – qu’il soit interprète ou créateur –, une puissante réflexion de fond voilée par son goût pour les formes légères, pour les propositions ludiques, voire humoristiques. Quand elles ne frisent pas l’absurde.

Le théâtre que développe Phil Hayes se tisse autour de formes scéniques inédites. Les contours de l’improvisation donnent le ton de pièces en réalité très réfléchies, construites autour de l’expérience et le réel. Rien d’étonnant, donc, à le voir collaborer régulièrement avec le collectif britannique Forced Entertainment et la chorégraphe Simone Aughtertony. En 2013, il a reçu le prix Werkstipendium de la ville de Zurich pour l’ensemble de ses créations. La même année, avec *Legends & Rumours*, il imaginait une performance théâtrale hilarante en forme d’exercice de style autour du récit qui construit/déconstruit nos souvenirs. Sur scène, pendant 90 minutes, un trio d’amis (deux hommes et une femme) rejouait et commentait inlassablement la même scène, emportés dans leur désir de remembrance, trompés par leurs mémoires défaillantes et, surtout, par leurs différences. Cherchant le détail juste, corrigeant les impressions de l’un, affinant les certitudes de l’autre, le trio réussissait

ainsi à dévoiler, scène après scène (toujours la même), le moteur qui transforme un événement anodin en légende, celui qui finit par aboutir à la création de mythes, celui qui réussit à changer ou à figer le passé, à rehausser d’épique l’action la plus insignifiante.

Autre projet, autre enquête menée au cœur de nos cerveaux. *These Are My Principles... If you don't like them I have others* – phrase inspirée de Groucho Marx, que l’on peut librement traduire par « Voici mes principes... si vous ne les aimez pas, j’en ai d’autres » – questionne, cette fois-ci, notre identité, notre rapport aux autres, notre époque. Et l’artiste d’expliquer : « Je m’interroge sur l’idée derrière les principes, s’ils existent toujours. Et quelle importance ils ont. La manière dont nous faisons nos choix. S’il y en a que nous évitons de faire. D’autres qui nous mettent en colère ou nous déçoivent. »

Avec son sens très poussé de la dramaturgie, avec une économie de moyens au profit d’idées exploitées – scénographiquement comme narrativement – dans toutes leurs amplitudes, Phil Hayes se lance, avec sa complice Nada Gambier, dans une conversation improbable qui tient de la joute oratoire décalée. Slip ou caleçon ? Train ou avion ? Avec malice, les comédiens interrogent notre inconstance sur un mode de « plutôt oui ou plutôt non ? ». Le principe est rigoureux ; leur conversation sortira à peine de ce canevas de base.

Pourquoi est-il si difficile d’exprimer si l’on est pour ou contre quelque chose ? Le consensus a-t-il corrompu l’idée même du principe ? Leur questionnement prend la forme d’une mise en abyme extrêmement drôle et raffinée. Il sonde nos compromis, les logiques (conscientes ou inconscientes) qui président à nos décisions et déterminent nos avis. Et, qui sait, révèlent peut-être qui nous sommes, pour autant qu’une part personnelle guide encore nos raisonnements et ambitions. Peut-on, d’ailleurs, aimer tout et son contraire, ou doit-on être obligé de trancher, de se positionner, de se glisser dans une catégorie ou une communauté clairement estampillée ? Phil Hayes n’est pas attaché aux réponses. Son théâtre performatif (et réflexif) tient avant toute chose de l’éveil des consciences. À tel point qu’avec cette pièce créée à la Gessnerallee de Zurich, il réussit à troubler complètement son public. Il confronte le spectateur à ses propres thèses et principes, le plonge dans un doute perturbant : pense-t-on vraiment ce que l’on pense ? La question est sans fond. ■

Gérald Cordonier est chef de la rubrique culturelle de 24 heures.



Nada Gambier et Phil Hayes, *These Are My Principles... If you don't like them I have others*. © Niklaus Spoerri



Grandbrothers © Tonje Thiesen



Lucia Cadotsch © Michael Jungblut

Explorations aux confins du jazz

Défricher, s'émouvoir, partager : alors que le Montreux Jazz Festival dévoile les audaces de sa 52^e édition, sa Fondation soutient les talents qui imaginent les futurs du jazz. — Par David Brun-Lambert

• MUSIQUE

MERCREDI 02,
JEUDI 03 ET VENDREDI
04.05.18 / 20 H
Carte blanche
à la Montreux Jazz
Artists Foundation

Directrice artistique :
Stéphanie-Aloysia Moretti

■ Une marque culturelle, un label d'excellence artistique, un territoire créatif comme nul autre où chaque été se bouscule le Gotha des musiques fondées sur le beat. Son demi-siècle de fièvre somptueusement fêté il y a deux ans, le Montreux Jazz Festival poursuit sa mission d'excellence où les courants nés du pouls noir se célèbrent et les créateurs émergents se révèlent.

Parmi eux, certains rejoignent une Carte blanche confiée ce printemps encore à la Montreux Jazz Artists Foundation, tête chercheuse et « accompagnatrice » des talents de demain. « Cet événement s'inscrit dans le cadre de l'International Jazz Day de l'UNESCO, dont la première édition avait été organisée par Claude Nobs en 2011 à Paris, rappelle Stéphanie-Aloysia Moretti, directrice artistique de la Fondation. À travers lui, nous voulons ouvrir à la connaissance d'un public curieux des musiciens aux approches artistiques neuves, audacieuses. » En trois soirées colorées et six concerts sensibles, se dessine là un panorama des possibles du jazz contemporain.

Lucia Cadotsch

C'est une exploratrice, une fière aventurière des confins du jazz qui, depuis Berlin où elle vit, imagine des itinéraires inédits pour dire la fragilité et les chagrins sans remède. Auteure d'un premier album magistral, *Speak Low* (2016), la Zurichoise émeut, serre les cœurs et soigne les âmes. Dotée d'une voix cristalline instantanément reconnaissable entre toutes, cette enfant de Billie Holiday, d'Abbey Lincoln ou de Nina Simone auxquelles elle emprunte tour à tour son répertoire, s'est vu remettre un Echo Jazz Prize, équivalent allemand des Grammy Awards, qui lui a ouvert les portes des grands festivals internationaux. « Lucia bouleverse pour cette capacité qu'elle possède à la fois d'embrasser et de bousculer la tradition du jazz vocal, souligne Stéphanie-

Aloysia Moretti. C'est une voix en majesté, tantôt douloureuse, tantôt flegmatique et qui, derrière des arrangements soignés et maîtrisés, dissimule une énergie dévorante qui brûle en permanence. » Au CCS, elle se produit en fier trio composé des solistes Petter Eldh (contrebasse) et Otis Sandsjö (saxophone ténor).

Grandbrothers

Un clavier aux côtés duquel attendent un piano préparé et quelques machines, samplers ou effets. Là, le duo de Düsseldorf peut alors déployer ses paysages délicats, amples, troublants, fruits d'opérations subtiles menées sur des instruments caressés, ou au contraire comme opérés à cœur ouvert. Inscrits à l'instar de Nils Frahm dans une démarche radicale où les possibilités prêtées au piano sont sans cesse repoussées, les esthètes Erol Sarp et Lukas Vogel naviguent au croisement d'univers hétérogènes, entremêlant néoclassique et électronique, minimalisme et venin romantique pour une invite insolite au voyage – immobile ou agité. Soutenus par Gilles Peterson, désormais publiés par le label d'excellence City Slang et fraîchement auteurs de *Open*, deuxième album singulier que hantent boucles hypnotiques, beats feutrés ou climats contemplatifs, Grandbrothers a fait sienne la célèbre formule de John Cage : « J'ignore pourquoi la plupart des gens ont peur des nouvelles idées. Moi, j'ai peur des anciennes. »

Arthur Henry

Au Montreux Jazz Festival, le jeune *beatboxer* fait figure de loup blanc. Programmé en première partie d'IAM par Claude Nobs, puis invité par la Fondation à démontrer ses talents à l'Istituto Svizzero de Rome, notamment, le kid de La Chaux-de-Fonds, slammeur hardi, showman sidérant et patron du groupe Koqa, s'observe surtout en maître du chant samplé. « Grâce aux machines, je peux enregistrer des couches de sons et les superposer comme bon me semble, explique le lauréat du Championnat suisse 2017 de *beatbox* – catégorie *loopstation*. De cette manière, je confronte le côté organique de la musique buccale à des textures électroniques créées en direct. » Situé quelque part entre Flume et Foreign Beggars, son art puissamment instinctif délivre une énergie positive et communicative. « Confronter la voix à un style de musique électro détonnant, et parvenir à imiter des sonorités d'ordinaire générées avec des machines, c'est une passion, jure-t-il. Je ne connais rien de tel que de pouvoir la partager sur scène. »



Arthur Henry © Thomas Hebert



Elina Duni © Blerta Kambo

Elina Duni

Conteuse née, voix de l'exil, la chanteuse albanaise interroge le départ, la perte et les tourments nés du déracinement. « Nous sommes tous en partance, amenés à être arrachés de ce que l'on aime », souligne-t-elle. Grandie à Tirana, puis immigrée à Lucerne ou Berne, cette fille d'intellectuels initiée au violon dès l'enfance bouscule depuis une décennie le territoire jazz, en combinant tradition folklorique albanaise et groove. Soutenue par la fondation Pro Helvetia, auteure de quatre albums enregistrés avec son Quartet, et par ailleurs mentor de la Montreux Jazz Academy 2017, Elina défend depuis 2016 *Partir*, projet solo et nouveau disque poignant inauguré au CCS. « Il présente neuf esquisses accompagnées de chants interprétés en neuf langues différentes », explique-t-elle. Un « voyage universel » qu'elle rapporte seulement accompagnée d'une guitare ou d'un piano. « La musique nous permet de nous rencontrer, de ressentir ensemble, conclut-elle. Elle nous ramène à tout ce qu'il y a d'universel en chacun de nous. »

Julie Campiche

De la harpiste, on avait passionnément suivi la trajectoire vécue durant huit ans avec Orioxy. Rangée du monde imaginaire, parfois grinçant, inventé avec son quatuor, Julie a depuis multiplié les expériences : « du théâtre à la performance contemporaine, du solo à l'octet, du répertoire entièrement écrit à l'improvisation libre », résume-t-elle. Des expériences reliées par un goût indiscutable du récit. « Mes compositions partent



Schnellertollermeier. © DR



Julie Campiche © Gerald Langer

MERCREDI 02.05.18 / 20 H
Lucia Cadotsch –
Speak Low
Grandbrothers

JEUDI 03.05.18 / 20 H
Elina Duni
Arthur Henry

VENDREDI 04.05.18 / 20 H
Julie Campiche Quartet
Schnellertollermeier

souvent d'une image, d'une sensation, d'une émotion, explique la Genevoise. Je cherche ensuite la musique qui sera au plus proche de cet élément créateur. » Se présentant cette fois entourée d'un quartet composé de jeunes musiciens suisses, cette conteuse ébauche les contours d'un territoire « urgent et fragile ». Mélancoliques, vénéneuses, souvent fascinantes, ses rêveries aux accents cinématographiques invitent à se caramboler électronique et acoustique, épure et improvisation au gré de compositions oniriques où le jazz oscille entre puissance et vulnérabilité.

Schnellertollermeier

Ne pas se laisser intimider par les climats ténébreux que porte depuis onze ans ce trio héroïque. Créateurs d'une musique minimaliste tortueuse et virtuose, les Suisses nourris aux musiques improvisées bâtissent des esthétiques complexes traversées de rage authentique. Rock ? Jazz ? Punk ? Andi Schnellmann (basse), David Meier (batterie) et Manuel Troller (guitare), ne se posent pas la question des étiquettes, imaginant des sculptures sonores aux beautés malades et aux lignes radicales.

« Schnellertollermeier sur scène ? Une chevauchée d'enfer, de l'énergie, de la singularité, de l'abandon, de la grâce », résument-ils d'ailleurs. Aériens ou brutaux, ces savants bruitistes soutenus par la fondation Pro Helvetia se connaissent des admirateurs jusque dans les rangs du *Wall Street Journal*, le quotidien américain ayant consacré leur album *X* comme « l'un des douze disques plus importants publiés au cours de l'année 2015 ». Depuis, *Rights* (2017), quatrième opus ébourifant, enfonce davantage le clou encore. ■

David Brun-Lambert écrit pour *Le Temps* et est co-créateur de la collection Pop City (Éditions du Chêne).

Des chorégraphies inspirées d'art pictural

Le chorégraphe lausannois présente un programme réunissant les quatre pièces de sa série « Dispositifs ». *Black Out*, *NEONS*, *Vacuum* et *Ether* fascinent par l'originalité de leurs points de vue. — Par Cécile Dalla Torre

● DANSE

DU LUNDI 14
AU VENDREDI 25.05.18
Philippe Saire
« Dispositifs »

Philippe Saire monte sa compagnie en 1986, résidente depuis 1995 au Théâtre Sévelin 36 à Lausanne, qu'il a fondé. Il reçoit en 2004 le Prix suisse de la danse et de la chorégraphie pour l'ensemble de son œuvre. Le livre *À travers*, paru chez A-Type en 2016, retrace l'histoire de la compagnie.

Pour tous les spectacles, concept et chorégraphie : Philippe Saire / chorégraphie en collaboration avec les danseurs.

■ En 2016, la Compagnie Philippe Saire fêtait ses 30 ans, une bonne trentaine de pièces à son actif et pas seulement dans le registre chorégraphique. Car Philippe Saire aime ouvrir des portes, se frotter au théâtre, à la vidéo, au cinéma, ou arpenter la ville de Lausanne pour livrer ses performances filmées (*Cartographies*, 2002-2012). « Une explication, s'il en est une recevable, à la proximité de sa production [...] serait l'élan incessant du navigateur à repartir dès le port atteint. Toujours accomplir un pas au-delà, ne jamais s'arrêter », écrit Hervé Gauville dans l'ouvrage anniversaire *À travers, Perspectives sur le travail de Philippe Saire* (2016). « Le personnage d'Ulysse est l'un de ses avatars. Le périple, l'un des modes d'accès au système Saire, qui possède justement la particularité d'être en même temps un anti-système », poursuit l'écrivain et critique d'art à propos du chorégraphe lausannois, qui mêlait mouvement, machinerie et texte autour du mythe d'Ulysse dans *La Dérive des continents* (2013).

Black Out

En 2011, *Black Out* ouvrait un nouveau champ d'expérimentations pour Philippe Saire, suivi de *NEONS*, *Vacuum* et *Ether*. Quatre pièces de sa série « Dispositifs », qui se regardent comme des tableaux, inversant les tendances et les points de vue. Qu'ont-elles d'autre en commun ? « Quelques principes de base. Je pars du

dispositif, de l'image. Et je vois où ça m'emmène. » Pièce qui se regarde d'en haut, *Black Out* fascine. Après avoir gravi quelques marches, le spectateur domine l'arène, au-dessus d'un cube à ciel ouvert. En surplomb, il observe trois danseurs – une femme, deux hommes – évoluer dans une boîte de 2,5 mètres de haut. Dans un cadre blanc, les interprètes, en maillot de bain, ressemblent à des baigneurs, éblouis, sans relief, sur leur serviette de plage. Plaqués sur les parois tels des insectes, ils deviennent des objets de traque. Puis on bascule de la lumière à l'obscurité lorsqu'une pluie de granules noirs tombée des cintres s'abat sur leur petit territoire. Au sol, le trio fraye des lignes blanches ou noires à l'aide des corps, forgeant l'empreinte qu'aurait dessinée le chorégraphe, devenu à la fois peintre et entomologiste, se jouant des pleins et des vides, d'une gestuelle du quotidien et de menus détails.

Black Out est inspiré d'une précédente pièce de Saire, *Lonesome Cowboy* (2009), autour du masculin, interprétée par des hommes uniquement. Une matière noire laissait des traces au sol, pour constituer une sorte de « mémoire du mouvement ». Si la relation avec le public était frontale, une caméra installée au plafond scrutait le moindre déplacement des danseurs. L'idée de *Black Out* était née.

Dès lors, la théâtralisation, souvent présente dans les pièces de Saire, cède le pas au graphisme. Avec sa série « Dispositifs », le chorégraphe revient à ses amours lointaines que sont les arts plastiques. Son attachement au dessin, à l'emploi du fusain, du graphite ou de la craie grasse, n'en est que plus manifeste dans *Black Out*. « Je tenais à faire ce projet en ayant le plus de liberté possible. Tant que le dispositif ne sera pas en place, la durée et le nombre de spectateurs ne seront pas déterminés », s'était-il dit en créant la première des quatre pièces de la série. La dramaturgie s'est imposée au fur et à mesure. « Je ne voulais pas décider avant de quoi la pièce parlerait. Je fonctionne beaucoup à l'aide d'une forme de narration en danse. Cette fois-ci, je ne souhaitais pas la parachuter au départ, je suis parti de l'image. Cette démarche était liée aux *Cartographies*, où le public s'implique physiquement, se penche par-dessus les balustrades. »

LUNDI 14
ET MARDI 15.05.18 /
20 H ET 21 H 30
Black Out
(2011, 40')

Black Out fête sa 180^e représentation en 2018.

Danseurs : Philippe Chosson, Maëlle Desclaux, Jonathan Schatz / interprètes en tournée : Maëlle Desclaux, Mickaël Henrotay-Delaunay, Benjamin Kahn / dramaturgie : Roberto Fratini Serafide / conseil scénographie et lumières : Sylvie Kleiber, Laurent Junod / création sonore : Stéphane Vecchione / costumes : Tania D'Ambrogio

Soutiens : Loterie Romande, Fondation de Famille Sandoz, Corodis, Pour-cent culturel Migros, La MaMa Experimental Theatre Club (New York)



Philippe Saire, *Black Out*. © Philippe Weissbrodt



Philippe Saire, *Vacuum*. © Philippe Weissbrodt

NEONS

Pièce pour deux danseurs, *NEONS Never Ever, Oh! Noisy Shadows*, créée en 2014, évoque le désir, l'amour, la quête de l'autre et sa proximité. Mais aussi la rupture, la désunion, la solitude et l'échec. Le duo d'interprètes y joue avec la présence de néons et d'un prompteur faisant défiler des textes aux tons orangés, couleur de l'embrasement. Parfois de simples mots instillent humour ou drame dans le mouvement. Les corps masculins se cherchent, se répondent ou se rejettent dans l'espace du plateau, se heurtant au final à un mur de béton, qui marque définitivement l'isolement et l'anéantissement de soi. En guise d'épilogue, un air de la Callas balaie d'un nuage de fumée, dans de vibrants jeux de lumière, toute relique des sentiments. L'amour est vain, le corps impuissant. « Dans cette pièce, l'aspect visuel est aussi important que la partie dansée », explique Philippe Saire. Cette fois-ci, l'espace dans lequel évoluent les danseurs se redéfinit en permanence à l'aide des néons utilisés sur le plateau. La lumière évoque le *sfumato* de la peinture de la Renaissance, qui tranche avec le rouge du prompteur. « Au fur et à mesure de la pièce, il m'a semblé que cette mise en lumière pouvait séparer les corps. C'est comme cela que le thème de la séparation d'un couple est apparu. J'ai cherché à ce qu'il se passe quelque chose dans la pénombre. Nous n'étions plus dans la surexposition des corps comme lorsque démarre *Black Out*. »

Vacuum

Troisième pièce de la série « Dispositifs », *Vacuum* (2015) possède « un fil narratif très ténu, elle est la plus abstraite de la série ». Le plateau est nu et les deux danseurs aussi. Les clairs-obscur dessinent une nouvelle anatomie des corps dans une performance de vingt-cinq minutes brouillant tout repère visuel. Entre deux néons, la chair surgit dans le noir comme d'un écran, dans un vide galactique et sonore inspiré de Purcell. L'éblouissement et le trou noir ont été les leitmotivs de Saire. Leur corollaire : l'apparition et la disparition extrêmement lentes des corps, avançant au millimètre près dans la lumière. « Volontairement, au début, on ne sait pas ce que l'on voit, ni si les fragments de corps appartiennent à une ou plusieurs personnes. Ce n'était pas une volonté au départ, mais on pense au Caravage ou à Rembrandt. » Saire s'impose là tel un maître de la peinture flamande.

Ether

Qu'est-ce que raconte *Ether*, duo pour une danseuse et un danseur ? « J'attends de voir ce que le rapport du corps à la fumée impose », répond le chorégraphe. Sa dernière pièce en date de la série « Dispositifs » est en cours de création alors que nous écrivons ces lignes. On n'en saura pas plus sur un tandem qui associe formellement point de fuite et fumée, élément complexe à maîtriser. « Une sorte d'entonnoir cantonne la fumée. C'est un mécanisme très étonnant. Le processus de travail est assez différent de celui des autres pièces. Il faut tester les possibilités, et surtout les limitations du mouvement. Nous avons fait des recherches et des essais. J'expérimente à chaque fois. »

Le Centre culturel suisse accueillera les quatre pièces du cycle « Dispositifs » en mai prochain. Une première, car elles n'ont jamais encore été présentées ensemble. Y aura-t-il une suite ? Oui, la série sera complétée, car Philippe Saire poursuit sa quête homériorienne, explorant sans cesse de nouvelles pistes. ■

Cécile Dalla Torre est critique danse et théâtre à la rubrique culturelle du quotidien romand *Le Courrier*.

JEUDI 17 ET

VENDREDI 18.05.18 / 20 H

NEONS *Never Ever, Oh! Noisy Shadows*
(duo, 2014, 40')

Danseurs : Philippe Chosson, Pep Garrigues / dramaturgie : Roberto Fratini Serafide / création sonore : Stéphane Vecchione / costumes : Isa Boucharlat

Soutiens et partenaires : Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Pro Helvetia, Fondation de Famille Sandoz, Loterie Romande, Corodis

Vacuum (duo, 2015, 25')

Danseurs : Philippe Chosson, Pep Garrigues / réalisation dispositif : Léo Piccirelli / création sonore : Stéphane Vecchione

Coproduction : Théâtre National de Chaillot, La Bâtie-Festival de Genève / soutiens et partenaires : Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Pro Helvetia, Loterie Romande, Fondation de Famille Sandoz, Corodis, Le Romand Rock Club (Lausanne), Ménagerie de verre (Paris)

DU MARDI 22 AU

VENDREDI 25.05.18 / 20 H

Ether (duo, 2018, env. 40', 1^{re} française)

Danseurs : Marthe Krummenacher, David Zagari / création fumées et lumières : Antoine Friderici / création sonore : Stéphane Vecchione / costumes : Isa Boucharlat

Soutiens : Ville de Lausanne, Canton de Vaud, Pro Helvetia, Fondation de Famille Sandoz



Philippe Saire, *NEONS Never Ever, Oh! Noisy Shadows*. © Philippe Weissbrodt



Bruno Pellegrino © Romain Guélat

Célébration du charme des choses qui prennent fin

Bruno Pellegrino consacre un beau roman au poète et photographe Gustave Roud et à sa sœur Madeleine. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

SAMEDI 26.05.18 /
18 H – 22 H

Bruno Pellegrino

Lectures extraites de *Là-bas, août est un mois d'automne* par l'auteur, à 18h, 19h, 20h, 21h, 22h

Librairie Pedone, 13, rue Soufflot, 75005 Paris

Dans le cadre de la 6^e Nuit de la littérature, organisée par le FICEP (Forum des instituts culturels étrangers à Paris), qui aura lieu cette année dans le Quartier latin. Programme complet sur ficep.info



■ Poète et photographe, Gustave Roud (1897-1976) est une icône des lettres romandes. D'ascendance paysanne, il a passé presque toute son existence dans la ferme familiale de Carrouge, près de Lausanne, avec sa sœur Madeleine, tous deux célibataires. Qu'un jeune auteur choisisse de consacrer un roman à ces deux-là a de quoi surprendre. Les amis de Bruno Pellegrino n'ont pas manqué de plaisanter sur son compagnonnage avec « Gus » et « Mad », comme il les appelait dans le temps de l'écriture. Le poète et sa sœur, elle surtout, sont devenus pour lui de véritables personnages. Il ne s'agit pas d'une biographie, mais d'une promenade dans le jardin et la campagne alentour, d'une méditation sur des vies humbles, discrètes, empreintes de protestantisme, aux richesses cachées.

L'auteur les saisit, le frère et la sœur, pendant les dix dernières années de la vie de Gustave. Leur belle et trop grande maison subit les assauts de la modernité, elle vieillit, elle aussi, elle a « le charme des choses qui prennent fin ». Si Gustave Roud jouissait d'une aura dans les milieux littéraires, de Madeleine, on ne sait presque rien. On la félicite pour ses gâteaux ; elle tient la maison et le jardin. Parfois, elle fume le cigare. C'est une maison

sans hommes, les vieilles tantes qui l'habitaient étaient célibataires, elles aussi, et Gustave est tout sauf un macho. Bruno Pellegrino prête à Madeleine un intérêt pour la conquête spatiale qui ancre le roman dans les années 1960. Il est attentif aux plantes, aux arbres qui jouèrent un tel rôle dans leurs vies. Son regard est affectueux ; d'une distance amusée quand il rend compte de la procrastination malade du poète ; discret quand il esquisse son homosexualité secrète et douloureuse dans ce milieu paysan. Il assume hardiment les anachronismes et intervient souvent. On sent que c'est Madeleine l'effacée qui l'intéresse vraiment.

Déjà, dans un très joli conte, *Électrocuter une éléphante* (Paulette éditrice, 2017), Bruno Pellegrino avait manifesté un féminisme ludique, en accordant au féminin tout ce qui était possible. Le jeune auteur, né en 1988, n'en est pas à son coup d'essai en littérature, en 2015, il publie *Atlas nègre* (Tind éditions). À la fois roman de formation et *road novel*, ce premier roman manifestait déjà la finesse du regard qui fait le charme du deuxième. Grand lecteur (mais pas de poésie), le jeune homme a très vite montré des qualités d'écriture. Il a lu Proust et s'en souvient. Sa dissertation du bac sur *Un Amour de Swann* lui a valu un prix ; une de ses nouvelles a reçu le Prix du jeune écrivain, plate-forme de nombreux auteurs. Aujourd'hui, Bruno Pellegrino travaille à l'édition des Œuvres complètes de Roud à l'Université de Lausanne, mais ce travail est postérieur à la rédaction du roman.

Écrire est un travail solitaire : Bruno Pellegrino a trouvé le contre-pied à cet isolement dans l'AJAR, l'Association des jeunes auteurs romandes et romands. Ce collectif joyeux et inventif a déjà à son actif toutes sortes de manifestations. La plus marquante, un roman écrit à dix-sept. *Vivre près des tilleuls* est l'œuvre d'une auteure fictive et décédée, Esther Montandon. L'AJAR a présenté sa création au Québec, avec une exposition très documentée, avant de dévoiler le canular. Qui est pourtant plus qu'une plaisanterie de potaches : à la rentrée 2016, Flammarion publie le roman qui est repris en poche aujourd'hui. Mais comment écrit-on à plusieurs ? « Je ne comprends même pas comment on peut se passer de cette expérience du collectif », dit Bruno Pellegrino en riant. Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz, tous membres de l'AJAR, il a entrepris la rédaction d'un feuilleton en quatre épisodes, *Stand by*, à la commande des éditions Zoé, sur le mode des séries télévisées dont ils sont de grands consommateurs. Le premier épisode est sorti en janvier. Dans un avenir proche, un volcan obscurcit le ciel de la planète et perturbe les destinées parallèles de trois groupes de jeunes gens qui étudient le climat. Qui a écrit quoi ? Les textes ont tellement circulé entre les trois rédacteurs qu'il est devenu impossible de le déterminer : l'auteur se dissout. À l'opposé de l'existence et de l'écriture silencieuses de Gustave Roud, c'est le bruit du temps et la chaleur de l'amitié qui pénètrent le travail de Bruno Pellegrino. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.



Daniel de Roulet, marathonien de l'écriture

Architecte, informaticien, voyageur et activiste, l'écrivain a connu de nombreuses vies. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

LUNDI 04.06.18 / 19 H
Daniel de Roulet

Conversation entre Daniel de Roulet et le traducteur et écrivain Martin Rueff, autour de *Quand vos nuits se morcellent* – Lettre à Ferdinand Hodler (éd. Zoé, avril 2018)

Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



■ Comme les chats, Daniel de Roulet dispose de nombreuses vies. Fils de pasteur, né en 1944, il a grandi entre la France et le Jura suisse, avant de faire des études d'architecture, puis d'informatique. Dans les années 1970, il s'est engagé dans la lutte contre le nucléaire. Ses activités politiques ont fait l'objet d'une surveillance de la part des autorités fédérales. Cet intellectuel est aussi un marcheur au long cours et un coureur qui affiche plusieurs marathons à son tableau. Tous ces aspects se retrouvent reflétés dans son œuvre. Tard venu à la littérature, dont il a fait son métier à la fin du xx^e siècle, la cinquantaine venue, il a écrit un nombre considérable d'ouvrages – romans, récits de voyage et essais. Déjà dans les années 1980, il a publié, sous le pseudonyme de Little Brother, en français et en allemand, des textes engagés. Mais c'est avec *À nous deux Ferdinand* (Canevas, 1991) qu'il entre en littérature. Cette utopie réunit le peintre Ferdinand Hodler (1853-1918) et un informaticien, tous deux confrontés à des choix politiques et amoureux. Un quart de siècle plus tard, c'est au même Ferdinand Hodler que Daniel de Roulet adresse une « lettre », *Quand les nuits se morcellent* (Zoé, 2018). Hodler est connu pour ses toiles allégoriques et patriotiques qui en font le peintre national, apprécié des nationalistes, mais aussi pour ses paysages du Léman, et pour les bouleversants dessins de l'agonie de son amante, Valentine Godé-Darel. C'est à cet Hodler-là que l'auteur s'adresse, dans une réflexion sur l'amour et la mort, l'engagement et l'art.

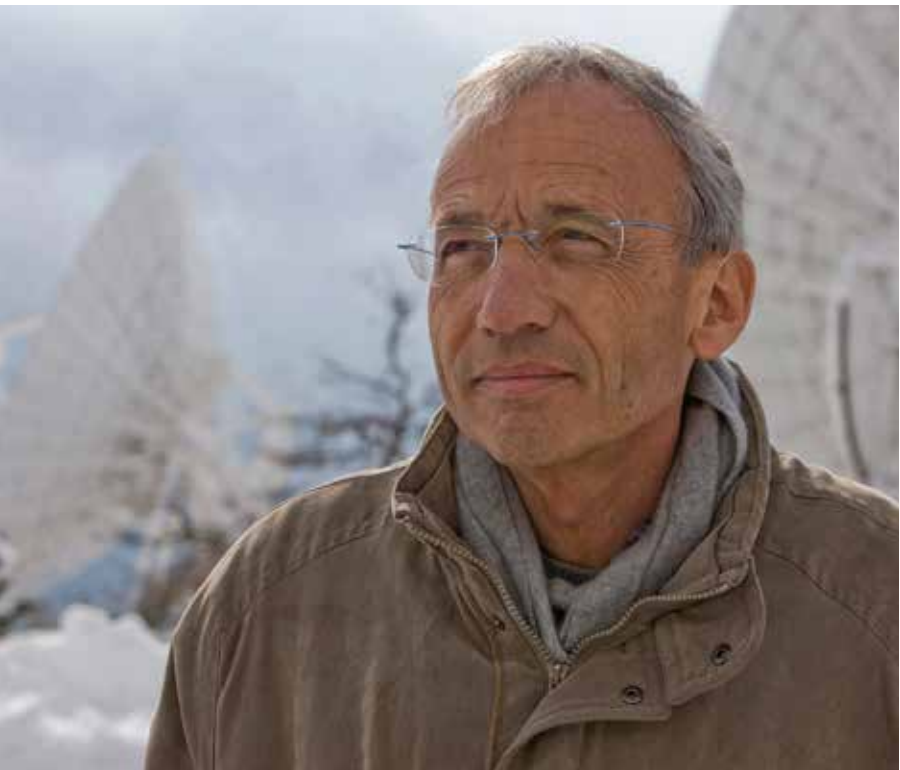
En 1993, *Virtuellement vôtre* suit une informaticienne rebelle. *La Ligne bleue* (Seuil, 1995) inaugure une saga

qui comptera dix romans, en vingt-quatre ans d'écriture, et se déroule entre 1938 et 2013. Écrite et publiée dans le désordre chronologique, elle suit deux familles, les vom Pokk et les Tsutsui, dont les destinées se croisent à travers le monde. Au cœur de cette épopée politique et sociale de la mondialisation, on trouve le nucléaire, depuis Hiroshima et Nagasaki. *La Simulation humaine* a fait l'objet d'une application de l'École polytechnique de Lausanne, qu'on peut télécharger pour naviguer à travers cette entreprise monumentale selon les lieux, les figures, les époques, les thèmes. Les vom Pokk sont des industriels suisses. Ils sont liés au « parti hégémonique », à l'armement. Mais il y a parmi eux des éléments dissidents. Au Japon, la famille Tsutsui a été frappée par les retombées atomiques. Parmi eux, l'ingénieure Shizuko Tsutsui a été réduite au fauteuil roulant. Avec l'architecte Max vom Pokk, elle forme un couple amoureux, mais séparé, qui se rejoint à travers le monde, dans le marathon de New York ou dans la lutte antinucléaire. Ce motif du nucléaire se retrouve, entre autres, dans l'essai *Tu n'as rien vu à Fukushima*, paru aux éditions Buchet-Chastel en 2011.

Chez Daniel de Roulet, la course à pied et le marathon, comme ascèse et comme poétique, sont des thèmes récurrents présents dans plusieurs de ses romans et dans de petits traités. Il a aussi beaucoup pratiqué la marche à pied dans de longues traversées : *L'Envol du marcheur* (Labor et Fides, 2004) de Paris à Bâle ; *Légèrement seul* (Phébus, 2013), à travers la France. Par ailleurs, avant de transmettre ses convictions à travers ses livres, l'écrivain a été un militant. Dans *Un dimanche à la montagne* (Buchet-Chastel, 2006), il raconte, après prescription des faits, avec distance et humour, comment, jeune activiste, il a plastiqué le chalet de l'éditeur allemand Axel Springer qu'il croyait avoir été lié au parti nazi. Par ailleurs, à l'époque où la paranoïa des services de renseignements était à son comble, Daniel de Roulet a été surveillé, fiché, comme de nombreux citoyens, a perdu son emploi, mais aussi a été pris pour un autre, ce qu'il rapporte dans *Double* (Metropolis, 1998).

Si autobiographie et fiction fusionnent souvent dans l'œuvre de Daniel de Roulet, il y a aussi un versant intime. Ainsi, dans le livre *La vie, il y a des enfants pour ça* (Canevas, 1995), un éloge distancié de la paternité, ou encore *Terminal terrestre* (Éditions d'autre part, 2017) qui retrace un voyage de l'auteur et de son épouse, la violoniste et chef d'orchestre Chiara Banchini, à travers l'Amérique, une manière de reconduction du contrat amoureux, après des décennies de vie commune. ■

Isabelle Rüf



Daniel de Roulet. © Thomas Andenmatten





Double page extraite du livre de Pauline Julier, *Naturalis Historia*, 2018.

Une recherche au format livre

Naturalis Historia de Pauline Julier paraît sous la forme d'un livre, véritable plongée dans les méandres de sa recherche. — Par CCS

■ Pauline Julier est une artiste-chercheuse. Sa méthode de recherche est celle du ricochet et du rebond, notions fondamentales pour appréhender *Naturalis Historia*, son ambitieux projet dont le livre constitue la deuxième étape, après l'exposition présentée au Centre culturel suisse et à la Ferme Asile à Sion en 2017, et avant le film. Les textes rassemblés pour

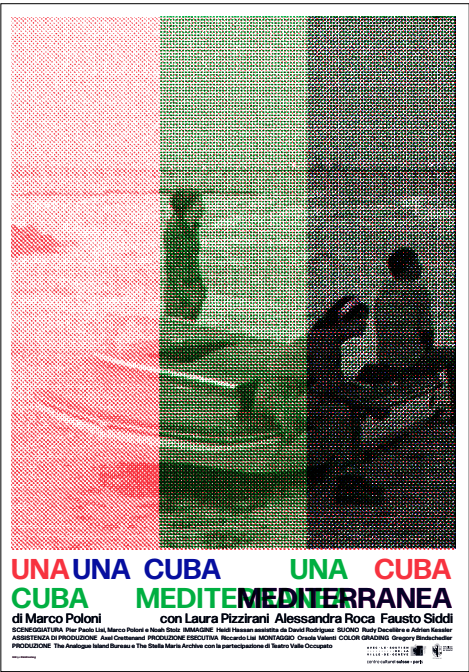
l'occasion sont de natures diverses : citations, écrits de Pauline Julier, deux longs entretiens qu'elle a conduits respectivement avec Philippe Descola et Bruno Latour, ainsi que deux regards externes commandés, l'un à l'écrivain de cinéma et critique Cyril Neyrat, interlocuteur de l'artiste depuis de nombreuses années, l'autre à la curatrice et productrice de films d'artiste Anna Manubens. Le graphiste suisse Ludovic Balland a trouvé d'étonnantes solutions pour ordonner ce matériel iconographique et textuel, à la fois très riche et hétérogène, et pour lui donner une forme qui mette en valeur la complexité de la recherche. Pour marquer la sortie de ce livre, ces questions de rebond et de ricochet dans l'art sont discutées par Pauline Julier, Cyril Neyrat et Aude Lavigne, ainsi que par un grand écrivain, qui a aussi réfléchi à la notion de nature, Jean-Christophe Bailly. ■

● ÉVÉNEMENT

LUNDI 25.06.18 / 20 H
Rebonds et ricochets dans l'art

Lancement du livre *Naturalis Historia* de Pauline Julier

Table ronde avec Jean-Christophe Bailly, écrivain, Pauline Julier, artiste et cinéaste, et Cyril Neyrat, écrivain de cinéma et critique. Modération par Aude Lavigne (France Culture)



Affiche du film de Marco Poloni, conçue par Elektrosmog.

Poloni à Palerme

Cet été, l'Istituto Svizzero de Rome présente une exposition à Palerme, en marge de Manifesta 12, et invite le CCS pour un soir. — Par CCS

● ÉVÉNEMENT

13 OU 14.07.18 / 20 H
Marco Poloni, *Una Cuba Mediterranea* (2018, 56')
Cinema De Seta, Palerme



■ En 2016, le Centre culturel suisse présentait l'exposition *Codename: Osvaldo* de Marco Poloni, ainsi qu'une première version de son film *Una Cuba Mediterranea*. En 2018, sur invitation de l'Istituto Svizzero de Rome, qui fête à Palerme son 70^e anniversaire avec une exposition *Momas-Kippenberger*, dans le programme parallèle de Manifesta, le CCS propose la projection du film de l'Italo-Suisse Marco Poloni, suivie d'une rencontre avec l'artiste. *Una Cuba Mediterranea* s'articule autour de la cinéaste Antonia, l'anthropologue Eleonora et leur ami sarde Giuliano, dans leur périple à travers la Sardaigne. Ces trois personnages enregistrent des notes visuelles pour un film sur la tentative ratée du millionnaire et révolutionnaire guévariste italien Giangiacomo Feltrinelli de transformer l'île, à la fin des années 1960, en une Cuba de la Méditerranée. Prenant son point de départ dans une analyse historique, le film se développe en une méditation anthropologique sur la servitude, l'autonomisme, la condition d'insularité et du « Sud » en général. ■

Soutiens privés, Suisse vs France

À l'occasion des 50 ans de la revue d'art suisse *Kunstbulletin*, une table ronde met en perspective l'engagement privé pour l'art.

— Par J. Emil Sennewald

■ En 2018, le *Kunstbulletin* fête son premier demi-siècle. Cette revue d'art est éditée par la Société suisse des beaux-arts, qui regroupe 36 associations et sociétés artistiques et 45 000 membres individuels. Cet anniversaire et cette spécificité ont déclenché le souhait de débattre sur des questions d'engagements citoyens et d'entreprises privées dans le domaine culturel. Cette année, La maison rouge ferme ses portes. Ouvert en 2004, ce lieu d'expositions privé a marqué le paysage artistique parisien. En même temps, de nouveaux lieux d'expositions privés sont lancés en France : à Arles, la Fondation Luma, un projet inégalé de par sa taille et son ambition, porté par la collectionneuse suisse Maja Hoffmann ; ou la Fondation Lafayette Anticipations à Paris, issue de l'investissement continu pour l'art du collectionneur Guillaume Houzé. À l'heure où, en France, le mécénat rencontre toujours une certaine défiance, l'esprit helvétique conçoit le don pour l'art comme une forme de coconstruction du commun de la culture. Pour interroger les points communs et différences du mécénat en France et en Suisse, des acteurs, des deux pays discuteront le rôle de l'engagement citoyen pour l'art. Outre le fait de dessiner les différences, il s'agit de mettre en perspective des possibles évolutions. La table ronde sera précédée par une présentation du *Kunstbulletin*. ■

J. Emil Sennewald, critique et journaliste, professeur de philosophie à l'ESACM (Clermont-Ferrand), travaille depuis quinze ans à Paris pour le *Kunstbulletin*.

● ÉVÉNEMENT

MARDI 29.05.18 / 20 H
Engagement privé pour l'art – Suisse et France

Table ronde avec Hedy Graber, responsable de la Direction des Affaires Culturelles et Sociales, Fédération des coopératives Migros ; Nina Zimmer, directrice du Kunstmuseum et du Centre Paul Klee, Berne ; Catia Riccaboni, responsable Fonds individualisés et Programmes culture à la Fondation de France ; François Quintin, directeur délégué de Lafayette Anticipations, Fondation d'Entreprise Galeries Lafayette, Paris ; Olivier Kaeser, codirecteur du CCS et président de la Fondation Nestlé pour l'Art. Présentation du *Kunstbulletin* et modération par J. Emil Sennewald, critique d'art.

10^e Festival Extra Ball

Centre culturel suisse et Nanterre-Amandiers

DU JEUDI 5 AU DIMANCHE 8 AVRIL 2018

**Les Frères Chapuisat, Pamina de Coulon
Lancelot Hamelin & Duncan Evennou, Foofwa d'Imobilité
Kom.post, Thom Luz, Massicot, Gwenaël Morin
Martin Schick/Mirko Winkel/Nature, Roman Signer**



JEUDI 05 - DIMANCHE 08.04.2018

10^e Festival Extra Ball**Programmation: Centre culturel suisse et Nanterre-Amandiers**Programme et horaires détaillés sur ccsparis.com

Pour la 10^e édition de son festival interdisciplinaire, le Centre culturel suisse s'associe au théâtre Nanterre-Amandiers. Cinquante ans après Mai 68, les deux institutions réunissent des créations d'artistes qui revisitent l'héritage contestataire et libertaire, et échaudent des mondes possibles pour les temps à venir. Le festival Extra Ball est aussi un préambule au programme Mondes possibles présenté à Nanterre-Amandiers jusqu'au 27 mai 2018.

au Centre culturel suisse



© Martin Agyagbo

JEUDI 05 ET VENDREDI 06.04 / 18 H 30 - 22 H 30

Lancelot Hamelin & Duncan Evennou (FR)*Assemblée de rêves / Light House Project* (création)

Installation et lectures en continu pendant 4 h

Auteur: Lancelot Hamelin / Metteur en scène: Duncan Evennou / Avec: Anne Steffens, Manuel Vallade et Isabelle Angotti / Conception et réalisation du système de micro-édition à la demande: g-u-i (Benoit Verjat, Julien Gargot) / Scénographie: Duncan Evennou et Benoit Verjat

Depuis 2014, Lancelot Hamelin et Duncan Evennou arpentent les rues de la ville de Nanterre pour recueillir des récits de rêve. En 2017, pendant les élections présidentielles, aidés d'une vingtaine de jeunes chercheurs, artistes et bénévoles, ils ont collecté plus de 2000 pages d'entretiens oniriques auprès des habitants. Chaque entretien a été retranscrit, complété d'une fiche sur le rêveur et sur les conditions de l'entretien, afin d'être archivé. Le rêve n'appartient pas seulement à l'individu, mais se révèle être aussi un phénomène collectif tourné vers l'avenir, qui nous permet d'anticiper ce qui nous attend. Aurait-il une fonction d'oracle aussi sur le plan social? Les entretiens sont édités et imprimés sur de fins rouleaux de papier à facturette et exposés aux murs de la pièce sur cour du CCS. Trois acteurs lisent ces textes en public durant la soirée.

Assemblée de rêves fait partie de *The Light House Project*, qui sera présenté à Nanterre-Amandiers le 19 mai 2018.



© Sandra Then

JEUDI 05 ET VENDREDI 06.04 / 18 H 30 - 22 H 30

Thom Luz (CH)*Fog Factory* (création)

Sculpture musicale fugitive, performance en continu pendant 4 h

Le metteur en scène Thom Luz est un spécialiste des choses qui disparaissent: le temps, les sentiments, les souvenirs. Pour la grande salle d'exposition du CCS, il propose une installation faite de brouillard, de lumières et de sons tirés de son travail en cours, *Girl from the Fog Machine Factory*, qui évoque une « aéro postale musicale ». Il propose une performance de longue durée, pendant laquelle le public est invité à « venir comme il est et rester aussi longtemps qu'il le souhaite. Tout va bien qui commence bien et n'a pas de fin. » Thom Luz a été invité aux Rencontres théâtrales de Berlin en 2015 et 2017, et il est actuellement en résidence au Theater Basel. En août 2018, la Biennale du théâtre de Venise présentera une rétrospective de son travail.



© DR

JEUDI 05.04 / 21 H 30

Pamina de Coulon (CH)*Gagner en ambition par goût du déluge* (création, env. 20')

Performance

Les fidèles du festival Extra Ball ont pu découvrir son *Fire of Emotions: The Abyss* en 2017. Cette auteure-performatrice formée à la HEAD à Genève puis à L'U et à l'ULB à Bruxelles, développe une pratique singulière de pensée, additive et arborescente, et sa traduction dans la linéarité de la parole, en utilisant les outils que sont la performance, l'essai parlé ou le *storytelling*. Partant d'une volonté de tout comprendre mais aussi de s'autoriser à tout penser, elle utilise beaucoup de citations pour partager la construction de la pensée, et se base sur la « déhiérarchie des savoirs ». Elle construit ses recherches aux frontières de la science, de l'enquête et de l'imaginaire, ce qui permet d'imaginer une belle association avec la ligne sur laquelle Kom.post fonde sa création radiophonique à partir de laquelle Pamina de Coulon rebondira pour sa performance.



© Gwenaël Morin

VENDREDI 06.04 / 20 H 30

Gwenaël Morin (FR)*Le Paradis maintenant* (création)

Lecture performance

La dernière fois que Gwenaël Morin a foulé les planches du CCS, c'était en hiver 2004-2005 lors du mémorable *Swiss-Swiss Democracy* élaboré avec Thomas Hirschhorn et Marcus Steinweg. Il revient en 2018 avec des comédiens de la troupe du théâtre du Point du jour, pour une lecture partielle du texte *Paradise Now*, écrit par Julian Beck et Judith Malina après que le Living Theatre l'eut joué en juillet 1968 au festival d'Avignon. Au CCS, ce texte sera lu dans une traduction française d'Elsa Rooke. Cette soirée unique se veut le préambule de *Re-Paradise* – une reprise de *Paradise Now* –, qui sera présentée dès le 4 mai dans le cadre de Mondes possibles à Nanterre-Amandiers. L'intention de Gwenaël Morin n'est « ni de critiquer, ni de célébrer, mais de réactiver le plus simplement et directement possible des formes anciennes contenues dans *Paradise Now* et de mesurer le cas échéant ce qu'elles produisent encore ou ne produisent plus aujourd'hui. »

du Centre culturel suisse à Nanterre-Amandiers



© Gregory Bataillon

JEUDI 05.04 / 20 H / AU CCS

Trailer scénique (création, env. 15')

SAMEDI 07.04 / 12 H - 17 H env.

Dancewalk à travers Paris**Foofwa d'Immobilité (CH)***Dancewalk – Mai 2068* (création)

Accompagné de jeunes danseurs formés pour son dernier spectacle, de participants initiés à la *Dancewalk* lors de deux ateliers, de passants et de promeneurs, Foofwa d'Immobilité, le trublion genevois de la danse contemporaine, convie tous les publics dans une *Dancewalk* – une marche dansée au cours de laquelle des poèmes et slogans sont déclamés – à travers Paris, du Marais où se situe le Centre culturel suisse jusqu'au théâtre des Amandiers à Nanterre. Une *Dancewalk* « n'est pas une phrase chorégraphique / C'est

une inscription dansante pas à pas / C'est pas
« pas de la danse » / C'est une dense cadence /
C'est pas du surplace / C'est un acte en avant /
C'est pas qu'un reste / C'est un pas en avance
/ C'est pas une marche / C'est pas qu'une
marche / C'est une danse pas à pas / Le pas
à pas du plaisir / Le pas à pas du non-utilitaire /
Candide dans la fougue / Humble dans la
fatigue / Le pas à pas du don et de l'abandon ».

Ateliers *Dancewalk* – Mai 2068
mercredi 4 avril à 18 h au Centre culturel suisse
vendredi 6 avril à 18 h, à Nanterre-Amandiers.
Inscriptions : reservation@ccs-paris.com /
publics@amandiers.com

à Nanterre-Amandiers



© Les Frères Chapuisat

SAMEDI 07.04 / 16 H – 22 H ET
DIMANCHE 08.04 / 14 H – 19 H

Les Frères Chapuisat (CH)
Le Village Hoodoo

L'installation, coproduite par le Centre culturel suisse, est présentée à Nanterre-Amandiers jusqu'au 27 mai dans le cadre du programme Mondes possibles.

Les hoodoos, nommées aussi cheminées de fées, sont de grandes colonnes naturelles composées de roches friables dont le sommet, en forme de chapeau, est constitué d'une roche résistant à l'érosion. On en trouve dans plusieurs régions du monde, mais les plus fameuses, qui ont parfois servi de refuge, se situent en Cappadoce, au centre de l'Anatolie, en Turquie. Les Frères Chapuisat se sont inspirés de ces formes mystérieuses, dont le nom dériverait d'un culte vaudou, pour élaborer une installation sous forme de village en cours de construction sur le grand plateau de Nanterre-Amandiers, que les visiteurs sont invités à découvrir jusque dans ses entrailles. En 2011, les Frères Chapuisat avaient réalisé l'installation *Les Éléments* au Centre culturel suisse. *Le Village Hoodoo* est leur premier projet pour une institution consacrée aux arts de la scène.



© CCS

SAMEDI 07.04 / 18 H
Roman Signer (CH)
Bett (création, env. 3')
Performance

Depuis le milieu des années 1970, par ses actions ou ses sculptures, Roman Signer active et réactive des paradoxes. Ses œuvres questionnent l'économie du spectacle, l'idée du rendement, l'obsession de l'efficacité et notre enracinement profond dans le fonctionnalisme. Il est principalement connu pour ses « actions » éphémères qui mettent en jeu aussi bien le feu, l'air pulsé, le vent ou les courants d'eau. Aujourd'hui, riche de ses 80 ans, largement reconnu de par le monde, Roman Signer imagine toujours des projets inspirés d'une profonde jeunesse d'esprit. *Bett* évoque certains rêves de l'imaginaire collectif des êtres humains.



© DR

SAMEDI 07.04 / 20 H
Massicot (CH)

Concert

Elles écument depuis 2009 les cafés-concerts, clubs et espaces d'art à travers l'Europe. Elles, ce sont les trois musiciennes de Massicot, groupe de rock répétitif et trépidant qui donne un joyeux coup de fouet à la scène genevoise. Mara scande sa poésie brute dans son letton natal et joue d'une basse pour enfant, Simone cisaille méthodiquement les cordes de sa guitare électrique, pendant que Colline martèle les fûts d'une batterie précaire [...] Le résultat est jubilatoire, singulièrement déconstruit et d'une audace communicative. Quelque part entre le bruitisme des premiers Sonic Youth, les impros extatiques de The Ex et les contre-pieds instinctifs des Shaggs – avec en sus une touche « tropicale » revendiquée, presque festive. Roderic Mounir



© Martin Schick, Mirko Winkel, Nature

DIMANCHE 08.04 / 17 H
Martin Schick (CH) / Mirko Winkel (DE) / Nature
Nature Politics (50')

Lecture performance interactive

En 2017, le performeur et chorégraphe Martin Schick a marqué le off du festival d'Avignon avec le projet *Halfbreadtechnique*, où il proposait au spectateur surpris la moitié de son cachet et le partage du plateau. Avec *Nature Politics*, il s'associe à l'artiste et performeur Mirko Winkel pour expérimenter d'autres pensées et actions alternatives.

Leur lecture-performance interactive pointe l'interaction entre l'humain et la nature. Elle pourrait renverser la perspective anthropocentrique, par exemple en imaginant assigner des droits à la nature. Pour mener à bien ce projet, les artistes créent l'initiative *Leave Nature Alone*, destinée à rendre la nature autonome, c'est-à-dire à son état sauvage.

DIMANCHE 08.04 / 18 H

Surprise collective

au Centre culturel suisse
et à Nanterre-Amandiers



© DR

Kom.post (FR)

avec Laurie Bellanca, Benjamin Chaval, Camille Louis, Maria Kakogianni, Céline Pévrier

JEUDI 05.04 / 20 H 30

Radio Occupons! Épisode 1
Nous nous pré-occupons

Création radiophonique en direct avec les voix des artistes d'Extra Ball et des Nanterrien.e.s d'hier, d'aujourd'hui et de demain, retransmise en direct par Radio Agora

VENDREDI 06.04 / 18 H 30 – 22 H 30

Radio Occupons!

Installation sonore

SAMEDI 07.04 / 16 H 30

Radio Occupons! Épisode 2
Nous sommes occupés

Création radiophonique en direct retransmise par Radio Agora

DIMANCHE 08.04 / 14 H

Lectures électriques *Nous occupons*
Dispositif d'écoute

Pendant plusieurs mois, le collectif Kom.post a rencontré les habitants et/ou travailleurs de Nanterre, mais aussi les fantômes et présences oubliées. À la croisée d'une mémoire – celle de Mai 68 – et d'un imaginaire activé au présent, quels dialogues peuvent composer l'horizon de futurs désirables ? Un ensemble de conversations, réelles et fictives, est composé à la croisée de l'archive sonore, de l'entretien présent et de la cartographie mentale. Avant d'occuper, on est toujours « pré-occupé »... Le premier épisode de *Radio Occupons* abordera l'histoire d'un grand centre d'art demeuré inoccupé, mais dont le fantôme occupe les alentours du CCS : avant de se convertir en Centre Pompidou trônant au centre de Paris, le projet d'André Malraux aurait dû ouvrir ses portes à... Nanterre.



Urs Lehni et Olivier Lebrun : Rollo on Yellow

Urs Lehni, fondateur de Rollo Press, et Olivier Lebrun se sont retrouvés autour de passions communes, en particulier la culture skateboard et une sensibilité graphique doucement ironique. Dans le cadre de leur conférence au CCS, ils présentent leur nouveau projet éditorial : Yellow Pages. — Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

MERCREDI 30.05.18 / 20 H
Urs Lehni et Olivier Lebrun

Conférence en français
et en anglais

Il y a une dizaine d'années, au moment où l'auto-production prenait son envol, peu de maisons d'édition ont réussi à instaurer un style aussi distinctif et intègre que Rollo Press. Imprimées à partir de 2007 à Zurich par Urs Lehni, les premières publications réalisées à l'aide d'une vieille sérigraphieuse Riso, ont instauré une empreinte indélébile. Avec l'engouement toujours plus marqué pour la fabrication artisanale de livres et de magazines, Rollo Press s'impose d'ores et déjà comme une référence historique. Urs Lehni est fasciné par la constance de cet enthousiasme pour l'édition indépendante : « Durant les dix dernières années, de manière très sur-

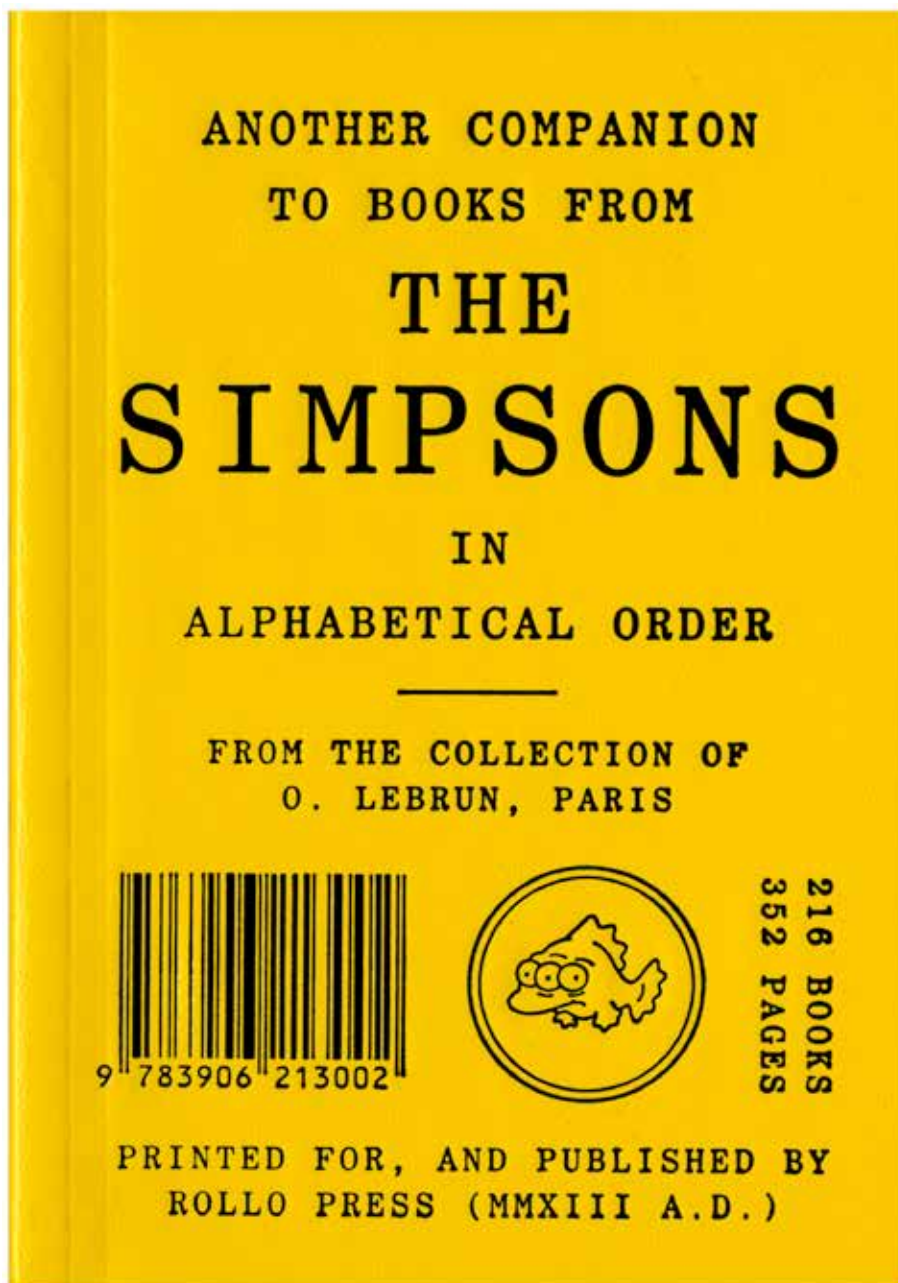
prenante, il y a eu toujours plus de projets et cela se remarque notamment avec les foires spécialisées qui ne cessent de se développer. Pour moi, cet engouement reste un mystère, mais je pense que dans un monde dominé par des expériences virtuelles, ce désir pour des objets physiques, comme les livres, n'est pas prêt de s'éteindre. »

Pour cette conférence, Urs Lehni a souhaité inviter Olivier Lebrun et, une fois n'est pas coutume, cette présentation constituera également une opportunité pour lancer un projet d'édition inédit. Les deux graphistes se sont rencontrés il y a quelques années grâce à la publication de *A Pocket Companion to Books from The Simpsons* (2012). Un inventaire alphabétique et visuel de tous les livres apparaissant dans les épisodes du dessin animé. « Olivier m'avait contacté et le fichier était resté sur mon bureau pendant plusieurs mois », explique Urs Lehni à propos de l'origine du projet. « Au moment où je cherchais à faire une publication pour la NY Art Book Fair, ma femme m'a convaincu qu'il fallait faire les Simpsons. Elle a eu raison, le succès a été immédiat ! »

Par la suite, ils se sont retrouvés à plusieurs reprises, nourrissant l'envie de donner une suite à cette première collaboration. Cela a pris la forme d'une seconde publication intitulée *Chadebec. Intrus Sympathiques* (2016) qui exhume les travaux de Bernard Chadebec. Un illustrateur français qui, alors qu'il était salarié de l'INRS, a produit des centaines d'affiches destinées à faire de la prévention sur les lieux de travail. Le projet a donné lieu à la mise en place d'une première exposition monographique organisée à l'Écomusée du Creusot-Montceau (Musée de l'Homme et de l'Industrie). Ce plongeon dans l'esthétique industrielle un peu décalée de Chadebec correspond bien à l'approche du design privilégiée par Lehni et Lebrun : « Nous ne cherchons pas vraiment à imposer notre signature ou à exprimer de manière évidente un style, une maîtrise technique ou une forme de génie. Selon nous, un design de qualité doit plutôt avoir l'air d'être le fruit du hasard, présenter quelques imperfections. » À travers leurs pratiques respectives et leurs enseignements, l'un à l'ENSBA Lyon et l'autre à la HFG Karlsruhe, ils partagent un intérêt pour des postures qui, comme dans le cas de Chadebec, ne sont pas nécessairement en adéquation parfaite avec les goûts ou les styles du moment.

Récemment, l'idée est venue de rééditer pour une troisième fois le livre des Simpsons. Au vu de leurs nombreux intérêts communs, Lehni et Lebrun ont rapidement compris que cela pouvait constituer une occasion pour se lancer dans un nouveau projet commun qui, cette fois-ci, prendra la forme d'une petite collection intitulée Yellow Pages. Les publications seront imprimées à l'encre noire sur des pages jaunes et seront constituées aussi bien de projets originaux que de rééditions d'ouvrages épuisés de Rollo Press. Pour Urs Lehni, « c'est quelque chose de très simple qui fonctionnera un peu comme un "sous-label" qui, dans l'industrie musicale, permet de sortir des projets ou des genres musicaux plus spécifiques. C'est surtout une opportunité, assez spontanée, pour commencer quelque chose de nouveau. »

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.



A Pocket Companion to Books from The Simpsons in Alphabetical Order, 2012 (Rollo Press). © Urs Lehni et Olivier Lebrun

La maîtrise architecturale de l'école grisonne

Qu'il s'agisse d'un tribunal ou d'une cabane de montagne, le bureau grison Bearth & Deplazes conçoit des bâtiments qui toujours interrogent notre rapport au monde et à l'espace. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 31.05.18 / 20 H

Bearth & Deplazes

Conférence de Valentin Bearth

■ La superbe cabane du Mont Rose a fait connaître le nom de Bearth & Deplazes dans toute la Suisse, et bien au-delà. Il est vrai que cette fière sentinelle métallique dressée dans l'immensité du paysage alpin, face au Cervin, fascine aussi bien par sa forme en facettes que par ses performances énergétiques qui couvrent 80 % de ses besoins. Conçue en étroite collaboration avec l'École polytechnique de Zurich, sa structure en bois préfabriquée recouverte de plaques d'aluminium est extrêmement complexe. Chaque paroi du refuge a été pensée en fonction de son orientation. La grande fenêtre qui serpente autour du bâtiment permet de suivre la course du soleil – et donc de capter au mieux son énergie – tout en offrant une vue à 360 degrés sur le panorama alpin. Un petit bâtiment, qui se veut modeste, mais qui a la capacité de transformer notre rapport au paysage. Bien entendu, l'activité du bureau grison Bearth & Deplazes ne se limite pas à cette cabane, achevée fin 2009. Pour évoquer sa démarche, nous avons donc rencontré Valentin Bearth à Coire, dans les locaux de l'agence située dans un immeuble industriel proche de la gare. Un bureau où, comme il se doit, la salle de réunion s'ouvre généreusement sur les montagnes alentour.

« Travailler dans les Grisons implique de s'inscrire dans cet espace et cette monumentalité qu'ont si bien traduits des artistes comme Giacometti, Kirchner ou Hodler », sourit Valentin Bearth. Une concurrence qui force à rester humble et à laquelle s'ajoutent les contraintes d'une topographie capricieuse. « Ici, rien n'est plat, poursuit l'architecte. Construire dans ce canton impose de subtilement jouer avec la pente. La manière dont le bâtiment s'inscrit dans le terrain est à la base de

toute réflexion et de tout projet. » Pas de quoi décourager nos architectes, bien au contraire. Après des études à l'École polytechnique de Zurich, et comme bien d'autres Grisons, Valentin Bearth et Andrea Deplazes sont rentrés au pays. Le premier travaille quatre ans chez Peter Zumthor où il suit notamment le projet de la chapelle Saint-Benoît. Avec Andrea Deplazes, il ouvre ensuite son propre bureau à Coire en 1988. Sept ans plus tard, les deux hommes sont rejoints par un troisième architecte, Daniel Ladner.

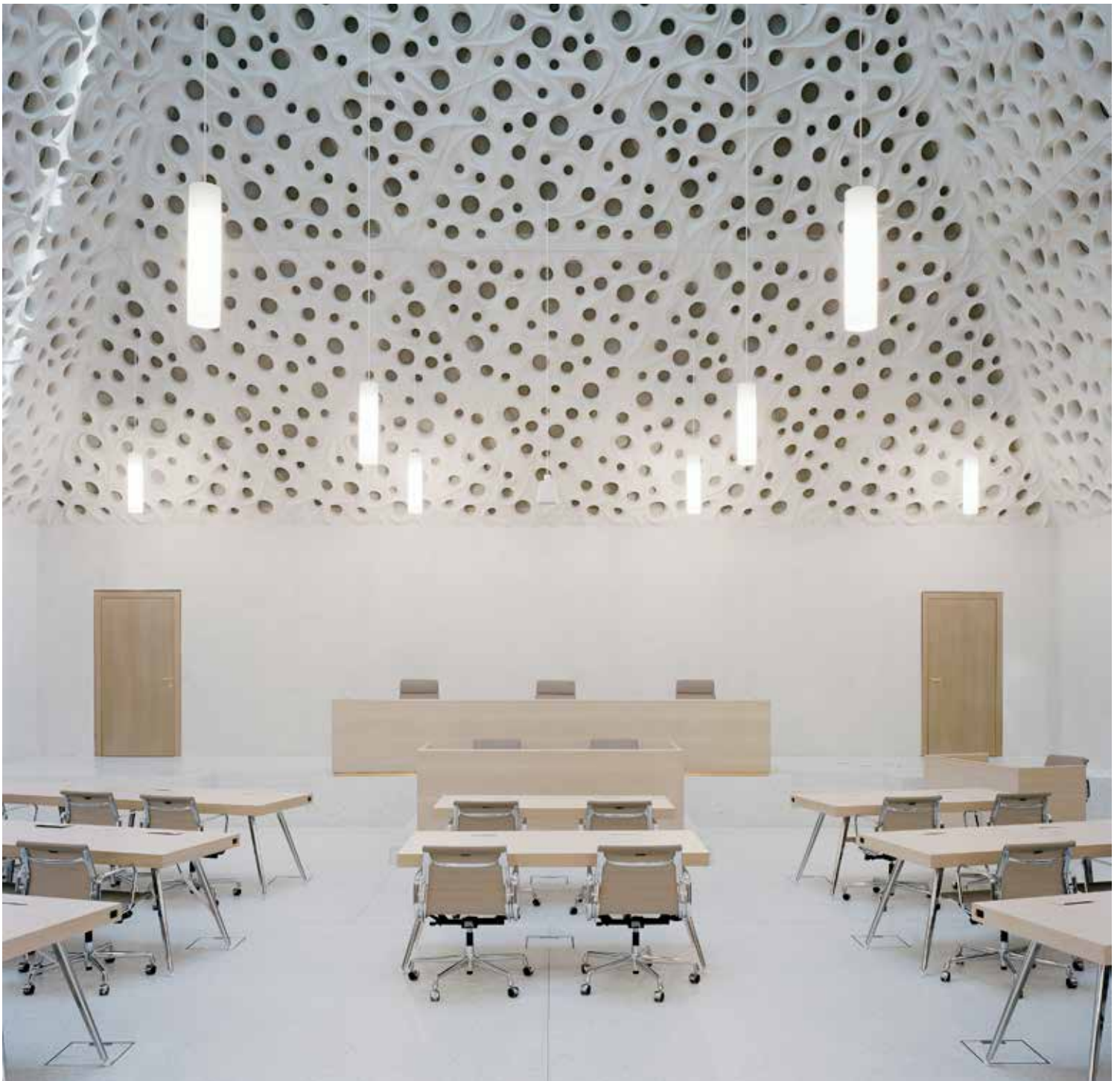
Parmi leurs premiers projets : des écoles. Plusieurs écoles, à Alvaschein, Tschlin, Malix, Zillis ou Vella. Une vague de constructions et d'agrandissements liée au dernier espoir du canton d'éviter l'exode des habitants de la campagne vers les villes. « C'était un thème intéressant, se souvient Valentin Bearth. Il fut pour nous l'occasion de réfléchir à ce que signifie un édifice public et à la manière dont il doit s'inscrire dans son environnement. Ces mandats nous ont aussi permis de mieux connaître les villages et de nous confronter à différentes traditions. Une des particularités du canton des Grisons réside en effet dans sa grande diversité culturelle. En Engadine, d'influence latine, les maisons sont historiquement en pierre avec tout ce que cela implique de massivité, de poids, de plasticité. Dans la partie d'influence germanique, en revanche, elles sont en bois. Et là, c'est le contraire, c'est le règne de la légèreté. »

Cette attention au contexte, cette prise en compte de l'existant se retrouvent dans les nombreuses petites maisons construites par le bureau. « L'architecture n'est pas pensable sans son histoire », précise à ce propos Valentin Bearth. Avec ses deux confrères, il se revendique volontiers d'une certaine continuité, continuité conceptuelle et non formelle cependant. N'allez pas croire en effet que nos trois architectes se posent en défenseurs d'une tradition immuable. Refaire à l'identique ne les intéresse pas. D'ailleurs, ils n'hésitent pas à recourir aux techniques et aux matériaux les plus contemporains quand leur usage s'impose.

Située à l'extérieur du village viticole de Fläsch, achevée en 2006, la cave Gantenbein illustre avec élégance ce jeu subtil entre rupture et continuité. Le client ? Une petite entreprise familiale réputée pour ses méthodes naturelles et la qualité exceptionnelle de ses vins, un mélange de sophistication, de rationalité et d'ancrage quasi archaïque dans un terroir. C'est de cela dont devait parler l'architecture. L'organisation des espaces et le choix des matériaux étaient en outre essentiels. Ils devaient permettre de contrôler la température et assurer une bonne ventilation sans faire appel à un apport technologique extérieur. Protégée par un toit incliné, la nouvelle cave est construite autour d'un squelette en béton, selon une typologie inspirée des fermes lombardes ou andalouses. Cette structure est ensuite complétée par des briques qui sont disposées de manière très sophistiquée grâce à un robot. Il s'agit en effet d'assurer à la halle un éclairage indirect et une température optimale tout en créant, par une sorte d'effet pointilliste, un motif évoquant des grains de raisin. À l'extérieur, la brique confère au bâtiment une apparence de solidité massive et robuste. À l'intérieur, au contraire, et grâce à la lumière, elle prend un aspect presque textile et une étonnante légèreté. « C'est le même matériau et



Bearth & Deplazes, cave à vin Gantenbein. © Ralph Feiner



Bearth & Deplazes, Tribunal fédéral pénal de Bellinzone. © Tonatiuh Ambrosetti

pourtant, vu du dehors ou du dedans, il présente des caractéristiques opposées, s'enthousiasme Valentin Bearth. C'est complètement magique, presque sacré, une atmosphère qui convient à merveille au processus un peu mystérieux de la vinification. »

Chez Bearth & Deplazes, ce rapport riche et complexe entre l'intérieur et l'extérieur revient comme un leitmotiv. Et il s'impose aussi dans un cadre urbain comme en témoigne le tribunal fédéral pénal de Bellinzone. Soulignant l'importance de l'acte même de « rendre justice », le bureau a ainsi travaillé sur un axe reliant le château de la ville – emplacement traditionnel du pouvoir judiciaire – et la grande salle d'audience située au cœur de la nouvelle institution.

Et l'histoire, une fois encore, est au rendez-vous. Le site à disposition abritait une ancienne école de commerce de facture néoclassique. Les architectes ont choisi d'en conserver le corps central. Ils en ont fait l'entrée, emblématique et monumentale, du nouveau tribunal. Simplement repeinte en blanc, elle abrite un hall ouvert qui donne accès au reste de l'édifice. En béton lisse

apparent, toute blanche également, la partie nouvelle renvoie au langage plastique de l'école néoclassique par la superposition en léger porte-à-faux des différents étages et par les proportions et les embrasures cannelées des ouvertures de fenêtres.

Ces fenêtres, ce sont celles des bureaux distribués le long du périmètre de la façade. Un couloir neutre et silencieux inspiré par l'atmosphère des anciens cloîtres sépare ces lieux de travail des salles d'audience. De forme carrée et toutes blanches, celles-ci sont surmontées d'une coupole en forme de pyramide tronquée qui assure un éclairage zénithal. Pour des raisons acoustiques, les parois des coupoles sont recouvertes de panneaux triangulaires en béton dont les perforations coniques, tout à la fois fonctionnelles et décoratives, constituent un motif de feuillage stylisé. Une façon allusive, mais puissante d'évoquer l'arbre ancestral sous lequel était autrefois rendue la justice. Une manière, là encore subtile, d'inscrire le bâtiment dans la complexité du monde et dans la profondeur de l'histoire. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Christian Brändle par Matthias Gnehm, 2018

Passion, curiosité, réceptivité

Depuis quinze ans déjà, Christian Brändle dirige le Museum für Gestaltung (Musée du design) de Zurich qui a rouvert les portes de son bâtiment principal en mars de cette année après rénovation. Avec ce directeur aussi curieux que passionné, l'endroit ne risque pas de sombrer dans un train-train quotidien. — Par David Streiff Corti

■ « De complexes arrangements rythmiques et de l'énergie à l'état pur », dit-il rayonnant et avec une telle conviction que l'on sent presque les ondes sonores auxquelles il est probablement en train de songer. Christian Brändle est capable de s'emballer pour le jazz, le punk et même pour les œuvres de Dmitri Chostakovitch. Si ses goûts musicaux peuvent paraître contradictoires, ils reflètent une personnalité qu'il est possible de cerner, mais difficile de classer.

Ne serait-ce que par sa curiosité, qui dépasse largement son domaine d'activité immédiat et l'accompagne depuis sa plus tendre enfance, il est impossible à ranger dans une catégorie définitive. « Dès l'âge de 4 ans, j'ai commencé à collectionner toutes sortes d'objets, des fossiles que je trouvais dans les champs ou des poils de mouton restés accrochés à des barbelés. » En parcourant avec lui la collection du musée, on a parfois l'impression de retrouver cet enfant qui absorbait de son regard attentif toutes les choses qu'il voyait, en prenait possession et leur donnait une signification. À ce jour, il remarque tout, jusqu'à une branche cassée qui n'est plus au même endroit que la semaine précédente en faisant son jogging.

Cette réceptivité exceptionnelle fait que converser avec lui est une affaire exigeante. Il parle vite et énergiquement et on est rapidement à la peine dès que l'on essaie de noter ses paroles, pas seulement à cause de la vitesse d'élocution, mais aussi parce que ses descriptions sont minutieuses. Chaque mot qu'il énonce est à sa place, les dates qu'il cite sont correctes, les images qu'il utilise aussi pertinentes que vivantes. Il n'écrase pas pour autant son interlocuteur avec ses connaissances, mais s'interrompt et écoute. Simplement, les sujets qui l'occupent le remplissent d'une profonde satisfaction. Il ne pourrait pas le cacher, même s'il le voulait. Son enthousiasme est par exemple manifeste dans ses yeux grands ouverts lorsqu'il fait une comparaison intéressante.

L'appel du design

Christian Brändle grandit à la campagne dans un environnement très protégé. Son père est pasteur dans un village de quatre-vingts habitants. « Le presbytère, les paroissiens, c'était des choses importantes qui ont façonné mon échelle de valeurs. Même si j'en avais parfois assez des "réunions soupe" du samedi. » Il est de toute façon fasciné par un monde qui se situe au-delà de la théologie et des langues anciennes, et qu'il découvre au contact d'un couple d'amis de ses parents, des collectionneurs qui de temps à autre s'amuse à danser nus autour d'un tambour. « Cette exaltation un peu délirante m'a profondément attiré, c'était l'antipode du monde de mes parents. »

S'il suit le cours préparatoire de l'École de design de Bâle à la sortie du lycée, c'est autant pour trouver sa voie que pour se démarquer. Son talent pour le dessin lui vaut de bonne heure une certaine reconnaissance et finit par le mener à l'ETH de Zurich, l'École polytechnique fédérale où il étudie l'architecture. Aujourd'hui, les raisons pour lesquelles il ne construit pas de musées mais en dirige un, sont multiples. D'abord, le rythme lent de l'architecture ne correspondait pas à son tempo. Ensuite, la perspective « de plancher sur des esquisses devant un téléphone muet ou de passer plusieurs heures à pester sur un chantier » ne le tentait pas particulièrement. Enfin, il avoue sans ambages qu'il n'esquissait pas si facilement que cela et n'aurait pas pu faire jeu égal avec les meilleurs de sa spécialité, ce qui aurait été son exigence.

Il découvre cependant rapidement où sont ses points forts. L'architecture étant en voie de numérisation, il se spécialise dans le dessin assisté par ordinateur, ce qui lui vaut bientôt un emploi à la direction technique de l'opéra de Zurich. Quelques années plus tard, il réussit grâce à son talent d'organisateur et à son côté communicatif à se faire confier la direction des travaux de l'« arteplage » (lieu d'exposition) de Morat pour l'Exposition nationale suisse de 2002. Selon ses propres dires, la grande diversité de ses études, qui avaient presque tout englobé depuis la statique jusqu'à l'histoire de l'art en passant par l'urbanisme et l'économie, lui a été d'une grande utilité pour cette tâche.

Le large éventail de ses intérêts se manifeste également dans le programme d'expositions du Museum für Gestaltung. Depuis qu'il a pris les rênes de cette institution, en 2003, à tout juste 34 ans, elle se distingue par un choix de sujets très divers et originaux. Depuis les « Faux chalets » jusqu'au « Design du sport », de nombreux thèmes trouvent leur place dans le cosmos du directeur et de son équipe. Et il n'a pas peur des questions prêtant à controverse qui n'ont rien à voir avec le design et l'esthétique. On songe par exemple à l'exposition *Kopf an Kopf* (« Tête à tête » – 2008) consacrée aux portraits d'hommes politiques et aux schémas qu'ils utilisent dans leur communication ; ou à *Targets* (2016), avec les photographies de cibles militaires d'Herlinde Koelbl.

En 2012, il concevait et organisait avec Angeli Sachs une véritable exposition clé, *Endstation Meer?* (« Terminus mer ? ») sur la pollution des océans – où avait été notamment érigée une gigantesque montagne de déchets en plastique dans la grande salle du musée. Aujourd'hui, il souligne : « Cela a été l'un des projets les plus pertinents pour notre musée, dans la mesure où il ouvrait un autre faisceau de sujets et inaugurait une nouvelle ligne temporelle. L'exposition a déjà été présentée dans vingt-cinq autres villes. » Au lieu de proposer une rétrospective, comme le font de nombreux musées, *Endstation Meer?* jetait un regard vers l'avenir et prenait pour thème non pas le bel objet, mais son élimination.

Ouvrir et partager

Avec ce genre d'exposition, Christian Brändle souhaite attirer au musée des gens qui *a priori* ne s'intéressent pas au design et leur en montrer la pertinence. Il a après tout la mission de jeter un pont entre la Haute École d'art de Zurich, dont fait partie le musée, et le public. À ses yeux, la clé est de cibler le public et de l'intégrer. « Nous ne voulons pas d'une communication à sens unique, dit-il. Nous écoutons les visiteurs, au lieu de leur donner des leçons, et nous prenons les critiques comme des occasions de reconsidérer le rôle du musée. Ainsi

nous expérimentons diverses formes de narration, nous brisons les schémas de présentation conventionnels et nous donnons au public la possibilité de laisser des traces dans les expositions. À une époque où de nombreuses choses s'érodent à cause de la numérisation, il est important qu'il y ait des lieux où l'on puisse voir et toucher l'authentique. » Ce n'est pas uniquement la mission dévolue à Christian Brändle qui explique cette politique, mais aussi sa personnalité. De manière générale, il cherche le dialogue, prête main-forte partout où il peut, et traite ses interlocuteurs d'égal à égal – on ne trouvera aucune trace d'arrogance chez lui. Son rapport au design est fait du même bois. C'est moins l'objet en lui-même qui l'intéresse que la conception qu'il y a derrière. Il creuse volontiers un thème en profondeur, mais sait aussi communiquer son savoir de façon à ce qu'il soit accessible au plus grand nombre. Et il est bien conscient qu'il faut pour cela faire des compromis sur le contenu. « C'est dur de l'admettre, avoue-t-il, mais notre activité relève de la branche du divertissement ; l'été, nous sommes en concurrence avec les établissements de bain, l'hiver, avec le cinéma. »

Comment divertir le public, il l'a appris dans la rue. Jusqu'à la naissance de ses deux enfants, il a régulièrement parcouru l'Europe avec un groupe dont il était le batteur. « On jouait parfois devant quelques dizaines de personnes, mais il fallait rapidement installer notre matériel et commencer à jouer parce que la police ne tardait pas à arriver sur les lieux. »

On retrouve cette intrépidité chez le directeur du musée. Il a posé sa candidature pour ce poste sans avoir jamais eu un emploi équivalent auparavant. « J'ai apparemment réussi à montrer que de nombreux aspects du quotidien d'un musée m'étaient familiers, observe-t-il, et que j'étais capable de mener à bien des projets d'expositions complexes en respectant le calendrier. » On pourrait en fait penser que son emploi actuel se rapproche de celui qu'il avait lorsqu'il était technicien à la Kunsthalle de Bâle, où il a aidé des artistes comme Nam June Paik et Jenny Holzer à mettre en place leurs installations, et chef de projet, se retrouvant progressivement dans le rôle du concepteur.

Mais soupçonner là une stratégie à grande échelle serait méconnaître la personne. C'est bien plutôt sa passion qui l'a mené d'une étape à la suivante. Ainsi le Museum für Gestaltung devient-il rapidement un lieu familier après qu'il l'a découvert en visiteur. « Cet endroit exerce une véritable attraction physique sur moi », dit-il en effleurant le sol de la main. Si ce musée était dans une passe difficile lorsqu'il en a pris les rênes, il en a fait une institution dont la bonne réputation a franchi les frontières du pays. Quand on voit son engagement à la tâche, on pourrait penser qu'il est entré en fonction la veille. « Je me donne toujours à fond », assure-t-il, confirmant une impression qui n'est pas uniquement liée à son activité muséale.

Chez lui aussi, il est très actif : il peint, photographie, essaie de passer beaucoup de temps avec sa famille et se défoule devant ses fourneaux : « J'adore cuisiner, mais je prépare souvent trop de choses différentes en même temps. » S'il n'a aucun mal à faire le vide dans sa tête, il dit souvent ne pas savoir précisément, lorsqu'il s'intéresse à un domaine d'intérêt, si cela relève du privé ou du professionnel parce que la frontière entre les deux est fluide. Découper les choses en catégories n'est décidément pas son fort. ■

David Streiff Corti est rédacteur et chef d'édition à l'hebdomadaire zurichois *NZZ am Sonntag*, responsable des sujets ayant trait au design.

Christian Brändle en quelques dates

1969 : Naissance à Bâle

1990–1991 : Cours préparatoire à l'École de design de Bâle (Schule für Gestaltung, SfG)

1991–1992 : Technicien à la Kunsthalle de Bâle

À partir de 1992 : Conception et réalisation de diverses expositions, entre autres pour Art Basel

1992–1998 : Études d'architecture à l'ETH de Zurich ; Mémoire : *Ein Theater in Basel* (directeur : prof. Hans Kollhoff)

1994–1995 : Réalisation d'une étude d'urbanisme chez Solsona Arquitectos à Buenos Aires

1998–2000 : Employé à la direction technique de l'opéra de Zurich, responsable de la réalisation des décors

2000–2002 : Architecte à l'Exposition nationale suisse de 2002, responsable de l'« arteplage » de Morat

Depuis 2003 : Directeur du Museum für Gestaltung de Zurich

Depuis 2007 : Président du jury du Swiss Poster Award

Depuis 2015 : Président des Art Museums of Switzerland

2012 : Est fait chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres de la République française

Illustrateur

Matthias Gnehm est né à Zurich en 1970 et est diplômé en architecture à l'ETH Zurich. Ses bandes dessinées et ses romans graphiques lui ont valu une reconnaissance internationale. Plus récemment, il a publié *La Ville copiée* chez l'éditeur Hochparterre. www.matthiasgnehm.ch.

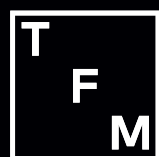


La Maladie de la mort

Katie Mitchell livre une version incandescente de Duras avec Irène Jacob et Lætitia Dosch.

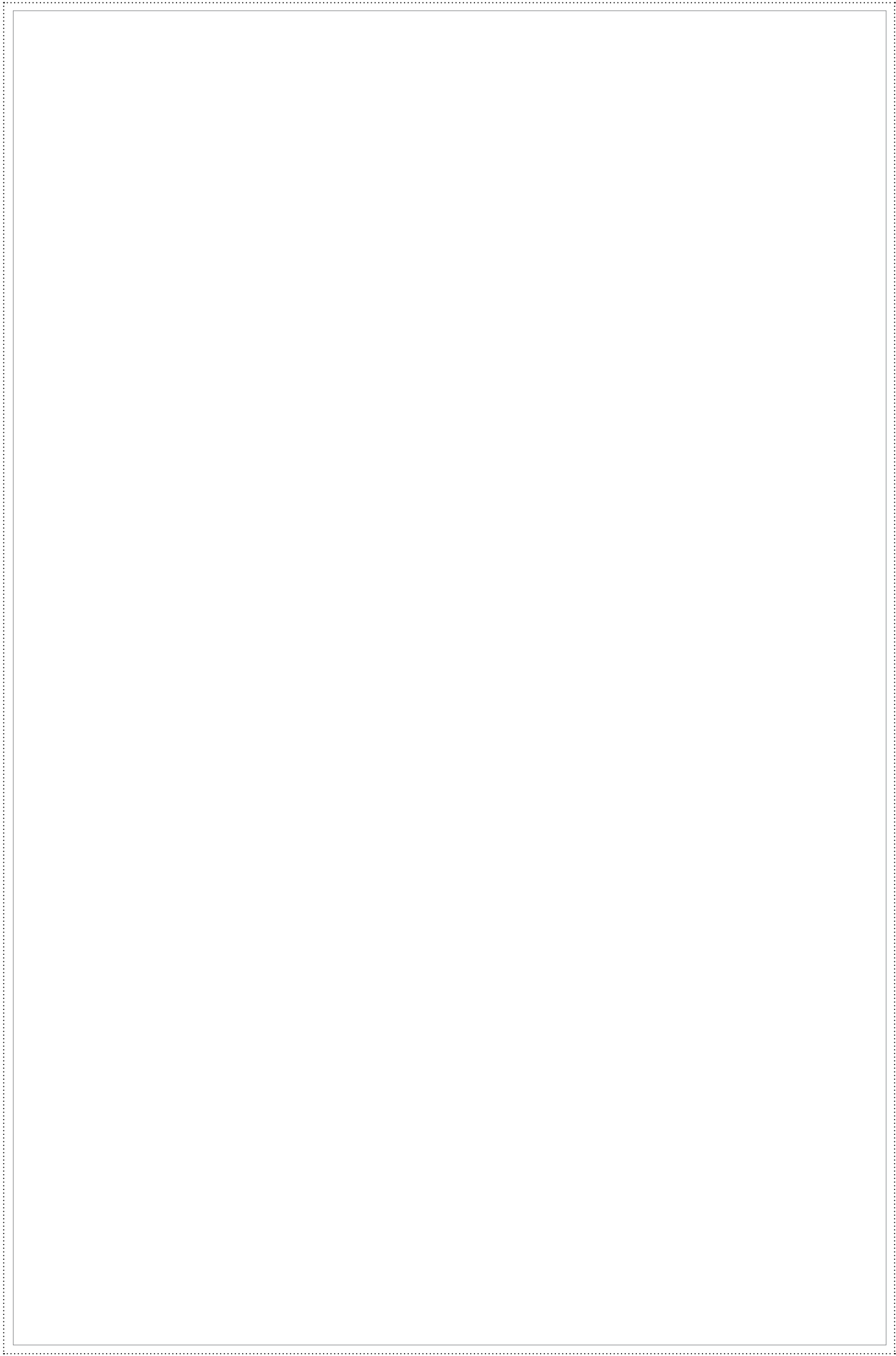
20 et 21 avril

DÉCONSEILLÉ AUX MOINS DE 18 ANS



Théâtre
Forum
Meyrin

forum-meyrin.ch
Meyrin/Genève





SWISS WINE

adveo.ch



ESCAPADES HELVÉTIQUES

Voyager c'est dans votre nature.
Le temps d'une escapade, retrouvez
les vins suisses de caractère
dans vos restaurants préférés.

Tendre, élégant, doux, raffiné, riche,
subtile ou pétillant... bienvenue au
pays des arômes.

Plus d'infos

gourmet.swisswine.ch

A déguster avec modération

Suisse. Naturellement.



SWISS WINE

photo
basel

june
12–17
2018



Switzerland's first inter-
national art fair dedicated
to photography based art.
photo-basel.com

Volkshaus Basel
Rebgasse 12–14
4058 Basel
Switzerland

// J'aimerais
être enterré
en portant
mon t-shirt
Down Under //

cargo7

23.04–13.05

CHANGE L'ÉTAT D'AGRÉGATION
DE TON CHAGRIN ou
QUI NETTOIE LES TRACES
DE TA TRISTESSE ?

texte Katja Brunner

traduction Marina Skalova

mise en scène Anna Van Brée

jeu Barbara Baker, Marika Dreistadt
Judith Goudal, Salou Sadras

POCHE / GVE

Théâtre / Vieille-Ville
+41 22 310 37 59
poche---gve.ch

Fotomuseum Winterthur

Balthasar Burkhard

10.02.–21.05.2018

Jürgen Teller –
Enjoy your life!

02.06.–07.10.2018

SITUATIONS/
Follower

28.04.–01.07.2018

25 25 25 25 25
25 25 25 25 25
25 25 25 25 25
25 25 25 25 25
25 25 25 25 25

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions / Sélection du CCS



Cane de vœu 2017 de l'atelier Baldinger-Vu-Huu

BALDINGER-VU-HUU

Le Portique du Havre consacre une série d'expositions au graphisme. Après Norm et Gavillet & Rust, c'est le duo installé à Paris Baldinger-Vu-Huu qui a les honneurs de cette présentation. Actifs dans des domaines aussi variés que l'édition de livres d'artiste, l'affiche et la création typographique, ils travaillent principalement pour des institutions culturelles en France et à l'international. On se souvient de la monographie d'Alain Huck, *Ancholia*, publiée par le Centre culturel suisse en 2012. Leur style ? Une épure généreuse et structurée, parfois colorée, souvent en noir et blanc. Et une très grande attention aux détails infimes, de matières et de compositions, qui fait du graphisme une pratique fusionnelle avec l'art contemporain. Denis Pernet
Le Havre, Le Portique,
du 12 mai au 9 juin 2018



Crosse aux Poulets, 2017 © Martin Chramosta

MARTIN CHRAMOSTA
Kunstland Chronicles

Naviguant entre Bâle et Vienne, l'artiste explore la part sociale de la sculpture et de la performance. Fruit de diverses collaborations, les sculptures de Martin Chramosta rappellent par le vocabulaire stylistique l'esthétique moderniste. Pour sa première exposition monographique en France, il prépare une réplique d'une intervention dans le paysage, une sculpture de land art, ici transposée en caoutchouc. Dans cette matière souple, la pièce rappelle une possible assise. C'est l'occasion de découvrir également les bas-reliefs réalisés en plâtre qui évoquent le travail manuel et des formes issues des années 1950 : une poule stylisée, un chat, comme pour rappeler une proximité entre quotidien et art. DP
Paris, Rinomina,
du 28 mars au 19 avril 2018



Alphonse Visconti, Masques et Bergamasques (détail), 1919

LATIFA ECHAKHCH
Le jardin mécanique

Fidèle à ses intérêts pour la mémoire en lien avec l'architecture et le théâtre, Latifa Echakhch imagine une installation conçue spécifiquement pour la Villa Sauber. À partir de l'histoire de Monte-Carlo, l'artiste investigate l'invention de la station balnéaire insolite. Elle puise dans les archives de l'opéra de la ville et en extrait des éléments de fonds de scène issus des maquettes de papier peintes par Alphonse Visconti, décorateur entre 1903 et 1938. Suspendus à des fils qui évoquent les machines de théâtre et les automates, les fragments créent un paysage suspendu, un jardin mécanique qui, mis en relation avec la poésie lyrique, questionnent notre relation aux émotions du souvenir. DP
Monte-Carlo, Nouveau Musée National de Monaco - Villa Sauber,
du 20 avril au 28 octobre 2018



© Batia Suter

BATIA SUTER

En plus de l'exposition au CCS, le BAL offre une belle opportunité de découvrir la pratique photographique de Batia Suter. L'artiste, née en Suisse et basée à Amsterdam, collectionne les images et les assemble en des encyclopédies visuelles qui recouvrent entièrement les murs. Pour Paris, de grands formats, apposés au mur, côtoient des tirages encadrés et des objets, physiques ou reproduits en photographies. À cela s'ajoutent des projections d'images. Cet atlas foisonnant questionne la place contemporaine, dans son abondance, de la photographie et en propose une nouvelle organisation avec des effets de trompe-l'œil. Le montage rend hommage aux recherches iconographiques des années 1920 de l'historien d'art Aby Warburg. DP
Paris, Le BAL,
du 26 mai au 26 août 2018



© John M Armleder. Cédric de l'artiste et galerie Almine Rech

JOHN M ARMLEDER

La Galerie Almine Rech consacre une présentation monographique des dernières productions de John M Armleder. L'occasion de découvrir les nouvelles peintures de l'artiste ainsi que de récentes *furniture sculptures*, des installations qui marient meubles trouvés et peintures de l'artiste. Fidèle à son intérêt pour le hasard, il y présente des *Puddle Paintings*, des peintures qui sont le résultat d'un processus issu de l'avant-garde. L'artiste déverse des mélanges de peintures sur une toile posée au sol. La flaque ainsi créée (*puddle* en anglais) en devient le motif. Le choix des peintures qui précède l'expérience en assure un hasard teinté d'humour. Une manière de questionner notre rapport à l'œuvre et à la position de l'auteur. DP
Paris, Galerie Almine Rech,
du 31 mai au 28 juillet 2018



Sunday Times, Nicole De Lamargé en Cardin, 1966 © Peter Knapp

PETER KNAPP
Dancing in the Street.
Peter Knapp et la mode (1960-1970)

Tout est dans le titre de l'exposition : une activité (danser dans la rue), un photographe d'origine suisse, un média au plus près du corps et une période très précise de l'histoire des formes. C'est que Peter Knapp a su capturer l'utopie et le lien formel avec les avant-gardes qu'ont entretenus la mode, la photographie et la presse dans les années de l'après-guerre. La géométrie futuriste de couturiers comme Courrèges, Cardin ou Ungaro va être redoublée par une construction de l'image implacable et ludique. Pour le plus grand bonheur des lectrices de *Elle* dont il est le directeur artistique à l'époque, et de celui des visiteurs de la Cité de la Mode et du Design à Paris aujourd'hui. DP
Paris, Cité de la Mode et du Design,
du 9 mars au 10 juin 2018



portmanteau, 1999 © Pia Fries

PIA FRIES
parsen und module

Une donation importante, trente tableaux de dimension identique issus de la série *parsen und module* de 1999, est l'occasion pour le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris de consacrer une monographie importante à Pia Fries. L'artiste, originaire de Lucerne, travaille la peinture comme une matière et un geste. Son intérêt pour le mouvement, de longues traînées à la brosse, trouve un écho aux gravures maniéristes du XVI^e siècle d'Hendrick Goltzius qu'elle intègre à ses tableaux. En effet, les formes picturales colorées de Pia Fries s'entrelacent avec les fines lignes noires et blanches ; des estampes qui représentent des chutes de corps dans la mythologie grecque. DP
Paris, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris,
du 9 mars au 20 mai 2018



© microsillons

MICROSILLONS & INVITÉ.E.S
La classe renversée :
faire surgir l'inédit possible

L'éducation est au centre de la réflexion de microsillons. Le Parc Saint-Léger a eu la bonne idée de proposer à ce collectif une exposition qui questionne le cadre scolaire, autant physique que symbolique. À cette occasion, microsillons invite l'artiste Aurélien Gamboni, en duo avec Sandrine Teixido, et Myriam Lefkowitz, qui s'associe avec Cécile Lavergne, à collaborer avec des classes de la région. Le but : dépasser les fatalismes et créer ce que le pédagogue brésilien Paulo Freire appelle des « inédits possibles », c'est-à-dire des actions auparavant inimaginables qui pourront être réalisées. DP
Pougues-les-Eaux, Parc Saint-Léger,
centre d'art contemporain,
du 3 mars au 6 mai 2018

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes / Sélection du CCS



© Gregory Batardon

JÓZSEF TREFELI ET GÁBOR VARGA
Creature

Nés en Australie et dans l'ex-URSS, József Trefeli et Gábor Varga font tous deux partie de la diaspora hongroise. Une origine dont ils tirent un vocabulaire chorégraphique virtuose et énergique. Sauts à répétition, claquements de mains sur talons, jeux de fouet et de bâton, l'arsenal de mouvements est spectaculaire et fait de *Creature* une proposition aussi brillante que singulière. Les deux artistes procèdent à une réflexion plus large encore sur le folklore en quittant à mi-parcours la puszta magyare pour de mystérieuses contrées masquées... *Creature* a reçu le Prix suisse création actuelle de danse 2017. Marie-Pierre Genecand Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, Théâtre du Garde-Chasse, Les Lilas, les 7 et 8 juin 2018



© Elisa Murcia Artergo

MARCO BERRETTINI
My Soul Is My Visa

Après avoir longtemps cherché des trouées de sens dans le quotidien à travers des créations ironiques et atmosphériques, Marco Berrettini s'est dirigé vers la transe. Des traversées incessantes d'un côté, des ondoiements perpétuels de l'autre. Dans *My Soul Is My Visa*, ses cinq interprètes revêtus de costumes asymétriques et baroques sont parcourus d'une constante vibration. Rien ne s'arrête jamais dans cette pièce hypnotique où chacun joue du piano, danse et chante tour à tour, dans un continuum décomplexé et chaleureux. Les danseurs sourient au public et partagent avec lui ce moment rare où l'âme se détache du corps et l'esprit devient léger, léger... MPG Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, Nouveau Théâtre, Montreuil, les 16 et 17 mai 2018



© Laure Cellier & Pierre Nydegger

MASSIMO FURLAN
Les Héros de la pensée
et Le Cauchemar de Séville

Seuls Massimo Furlan et Claire de Ribapierre arrivent à aborder avec la même décontraction l'univers du foot et celui de Gilles Deleuze. À Nanterre, une brochette de vrais intellectuels fait le pari de marcher sur les traces du philosophe français et d'aller au bout de leur pensée, au-delà de leur fatigue, de leurs limites physiques. Une sorte de marathon du questionnement et du sens. Performance également pour les quinze volontaires qui rejoueront le match dramatique de la demi-finale de la Coupe du monde de football 1982, à Séville. Petite précision, il faut être en forme, mais pas forcément doué en foot, car il n'y aura pas de ballon... MPG Les Héros de la pensée, Nanterre-Amandiers, le 12 mai 2018; Le Cauchemar de Séville, le 2 juin, Stade Yves-du-Manoir, Colombes



© Samuel Rubio

MARIELLE PINSARD Rock Trading/
c'est la faute aux enfants

Avec cette pochade sous acide, Marielle Pinsard affirme une nouvelle fois son besoin de décomplexer la scène. Dans un décor kitsch, entre jardin d'éden et bouche d'égout, l'auteur et metteur en scène romande tresse un conte pour enfants qui singe la logique absurde et opaque des transactions d'argent. Les comédiens déguisés du début à la fin se distribuent les rôles et jouent au jeu du milliard en prouvant leur valeur à travers le saut en hauteur. Une femme de Néandertal clame l'importance des histoires, tandis qu'un Robin des Bois vole à tour de bras et qu'un Karl Lagerfeld hurle *greed is good*, un corbeau sur le dos. Et encore? Les acteurs et actrices sont des fées, grenouilles, cow-boys qui dansent au bal de la Bonne Gagneuse sur l'air de *Tata Yoyo*. MPG Le Tarmac, Paris, du 23 mai au 1^{er} juin 2018



© Louise Roy

CINDY VAN ACKER
Zaoum

Cindy Van Acker est célèbre pour ses corps matière, soudés au sol ou épousant les parois, qui évoluent lentement, dans la pénombre souvent. Le son de Cindy? Une nappe hypnotique qui invite le spectateur à renouer avec son intimité et ses origines. Cette démarche appartient peut-être au passé, car, de plus en plus, la chorégraphe flamande redresse les corps en scène. Dans *Zaoum*, Cindy Van Acker devient même peintre et plasticienne, organisant l'espace comme un tableau. L'affaire, un hommage à l'avant-garde russe, est puissante, surtout avec le décor de Victor Roy joliment totalitaire, et renouvelle le travail de l'artiste de manière spectaculaire. MPG Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, MC93, Bobigny, les 1^{er} et 2 juin 2018



© Gilbert Vogt

THE YOUNG GODS

Objet d'un culte fervent auprès des amateurs de musiques hors normes, The Young Gods explore depuis plus de trente ans une sphère sonore éminemment singulière, dans laquelle se mêlent rafales électriques, flottements atmosphériques et remous électroniques. Loin de fléchir avec le temps, mu par une inébranlable force de propulsion, le groupe continue d'avancer et de s'élancer vers de nouveaux horizons. Opérant actuellement sous la forme du trio composé de Franz Treichler (chant, sampler, ordinateur, guitares), Cesare Pizzi (sampler, ordinateur) et Bernard Trontin (batterie, électronique), The Young Gods sont de passage en France pour une date unique. Jérôme Provençal Vendargues, What The Fest?!, le 8 juin 2018



© Emile Barret

AÏSHA DEVI

Développant une forme remarquable d'électronique cubiste, faite de fascinantes arabesques rythmiques et de stupéfiantes cascades vocales, Aïsha Devi est sans conteste l'une des figures les plus attractives de la scène musicale contemporaine. S'immerger dans son univers baroque et chaotique, c'est se téléporter illico vers le futur. Déjà captivant sur disque, cet univers devient littéralement hypnotisant sur scène lors de concerts que la jeune femme, irrésistible ensorceleuse, transforme en rituels païens d'une intense beauté hallucinée. Forte d'un splendide deuxième album (*DNA Feelings*), qui traverse le ciel de ce printemps 2018 à la façon d'un météore, elle vient irradier Lyon à l'occasion des Nuits Sonores. JP Lyon, Nuits Sonores, La Sucrière, le 12 mai 2018



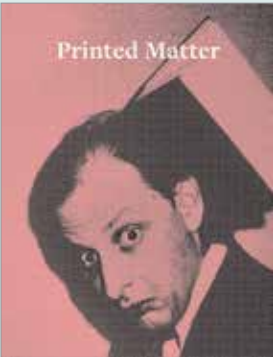
Quitter la Terre © Simon Letellier

SÉLECTION SUISSE EN AVIGNON

Pour la troisième année consécutive, Pro Helvetia et la Corodis se sont associés pour promouvoir une sélection de spectacles suisses au festival Off d'Avignon. Sous la houlette de Laurence Perez, cette année le choix s'est porté sur Joël Maillard avec *Quitter la Terre*, Philippe Saire avec *Hocus Pocus*, Cindy Van Acker & Christian Lutz avec *Knusa/Insert Coins* et sur Phil Hayes pour *These Are My Principles*... À ces quatre compagnies sélectionnées s'ajoutent une présence de Latifa Djerbi dans *Les Intrépides* (programme de la SADC), ainsi que de Pierre Mifsud dans *Les Sujets à vif* également dans le cadre du programme de la SADC et du Festival d'Avignon. Infos complémentaires sur selectionsuisse.ch. CCS Festival Off d'Avignon, du 6 au 24 juillet 2018

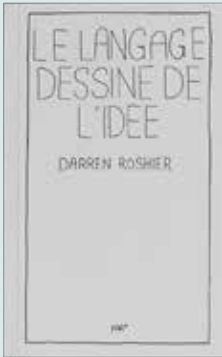


L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



URS LÜTHI
Printed Matter
Edizioni Periferia

Toujours surprenant, constamment innovant et souvent très drôle, Urs Lüthi reste, à 70 ans, l'un des artistes suisses les plus attachants. Ce livre vieux rose et vert bouteille – voilà qui lui ressemble parfaitement – accompagne son exposition *Heimspiel* inaugurée en novembre 2017 au Museum im Bellpark à Kriens. L'ouvrage réunit une sélection de travaux imprimés allant de 1966 à aujourd'hui. Flyers, affiches ou invitations, la plupart tournent autour de sa propre personne diversement mise en scène, que l'artiste se représente déguisé en femme au début de sa carrière ou pose, chauve et ventripotent, un balai à la main avec son fameux slogan « Art is the better life ». Et le livre se termine avec un coup de chapeau ! Comme il se doit. Mireille Descombes



DARREN ROSHIER
Le Langage dessiné de l'idée
far°

Il y a des livres qui ont besoin d'un mode d'emploi. *Le Langage dessiné de l'idée*, apparemment, en possède un : une feuille pliée en quatre collée à l'intérieur de la couverture et qui fait office tout à la fois de préface et de lexique. On y apprend notamment à repérer l'idée (un triangle), l'individu (un losange) et l'artiste (un rond), avant de partir à la découverte de l'ouvrage proprement dit, lui aussi fait de formes diverses et de schémas. La raison d'être de cet ovni éditorial ? Darren Roshier fut l'artiste associé du Festival des arts vivants (far°) de Nyon de 2015 à 2016. Il a choisi de terminer son compagnonnage avec la réalisation de ce livre évoquant, par le dessin, l'itinéraire de l'idée dans le processus créatif d'un artiste. MD



PARKETT N° 100/101, 2017
Expanded Exchange

Sur la tranche de la publication, un écriteau rouillé : « END ». Eh oui, vous avez entre les mains le dernier numéro imprimé – un numéro double – de cette revue unique, bilingue, dont l'aventure dura trente-trois ans. Dans l'éditorial, trois des fondateurs – Bice Curiger, Dieter von Graffenried et Jacqueline Burckhardt – retracent son histoire et évoquent les postulats de départ, la volonté de créer un pont entre les scènes artistiques européennes et la scène new-yorkaise, le choix d'être partie prenante de l'art en train de se faire, notamment par le biais de l'édition de multiples. Pour l'anecdote, mentionnons également que le logo fut brodé par la propre mère de Bice Curiger. Pour la nostalgie, plongeons-nous dans les photos souvenirs. MD



IRÈNE ATTINGER
Une bibliothèque
Maison Européenne de la Photographie
Actes Sud

Se plonger dans le *Paris mortel* de Johan van der Keuken, passer quelques *Moments* avec Irving Penn ou partir en *Exils* avec Josef Koudelka, vous avez l'embarras du choix. Cet ouvrage présente une centaine de livres de photographie tirés de l'impressionnante bibliothèque – quelque 32 000 titres – de la Maison Européenne de la Photographie (MEP). Sélectionnés pour leur valeur esthétique, leur thème ou le contexte historique de leur parution, ils permettent d'interroger le rapport singulier qui lie l'œuvre photographique au livre. Dans sa préface, Jean-Luc Monterosso, directeur de la MEP (jusqu'en mars 2018), retrace par ailleurs brièvement l'histoire, parfois pittoresque, de la bibliothèque. MD



MAX BILL. ESPACES
Roberto Fabbri
Infolio

Ceux qui croient que tout a été dit sur Max Bill se trompent ! Dans ce petit livre préfacé par Karin Gimmi, Roberto Fabbri nous propose une relecture globale de sa démarche en partant du principe que Max Bill fut toute sa vie un « chercheur acharné de l'Espace ». Un mot que l'auteur prend ici au sens large : l'espace est aussi bien le lieu construit par l'homme que celui de la pensée. Le premier chapitre s'intéresse à la vie de Max Bill, notamment à son séjour comme élève au Bauhaus, à son intérêt pour les mathématiques, à ses contacts avec Vassily Kandinsky et Paul Klee. Roberto Fabbri aborde ensuite plus spécifiquement son œuvre bidimensionnelle, son architecture et sa sculpture avant de proposer une série de textes choisis de l'artiste. MD



PIERRE PINCHON
Contrebandes Godard 1960-1968
Éditions Matière

En lien avec l'exposition *Roman-Photo* du Mucem de Marseille, ce livre passionnant nous révèle une facette méconnue de Jean-Luc Godard. Il réunit les cinéromans, bandes dessinées et autres produits dérivés conçus par le cinéaste ou générés par son œuvre durant la période de la Nouvelle Vague. Il peut s'agir d'éléments intégrés dans ses films sous forme d'allusions ou de citations, mais également de tout un matériel promotionnel réalisé pour *À bout de souffle*, *Une femme est une femme* ou *Alphaville* et qui fut publié dans la presse. L'occasion notamment de retrouver Jean Seberg, Anna Karina ou Jean-Paul Belmondo immortalisés par Raymond Cauchetier, photographe de plateau de la Nouvelle Vague et réalisateur de romans-photos. MD



AIRE
La Rivière et son double
Park Books

L'Aire est une rivière qui traverse une plaine agricole au sud de Genève. À la fin du XIX^e siècle, son cours avait été progressivement canalisé pour maîtriser les crues. En 2001, il fut décidé de la renaturaliser. Mais quel parti prendre ? Fallait-il restaurer l'Aire dans ses anciens méandres ? L'équipe pluridisciplinaire réunie autour de l'architecte Georges Descombes, et qui remporta le concours, proposa de conserver l'ancien canal et de le combiner avec un nouveau et vaste espace de divagation pour la rivière, bref de réunir dans un seul regard l'avant et l'après. Un long et passionnant processus raconté, et documenté par de spectaculaires photographies, dans ce bel ouvrage collectif et trilingue (anglais, français, allemand). MD



VALERIO OLGIATI
Projects 2009-2017
Simonett & Baer

Dans son architecture, le Grison Valerio Olgiati met avant tout l'accent sur la création d'espaces. Il insiste par ailleurs sur la dimension culturelle et non politique de son métier. Intégrant de magnifiques dessins et plans, cette monographie en anglais documente une vingtaine de projets conçus ces huit dernières années. Il s'agit aussi bien d'une cave à vin en Italie que d'un immeuble d'habitation à Zoug, d'une villa au Portugal, d'une boutique à Miami ou d'une installation de télécabine à Flims dont les nacelles bleues s'apparentent à de grosses boules perforées. Leur point commun ? Des volumes très abstraits qui semblent se démarquer radicalement de l'existant. Une volonté délibérée de s'éloigner du déjà connu. MD

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



ATELIER DESCOMBES RAMPINI
Common Grounds 2000-2015
Birkhäuser

Créé en 2000 à Genève, le bureau des architectes Julien Descombes et Marco Rampini se caractérise par la diversité de ses interventions et de ses centres d'intérêt. Il se distingue également par l'accent mis sur les aménagements paysagers et urbains. À son palmarès, une intervention très remarquée comme la Turbinenplatz à Zurich, qui joue sur le contraste entre des aménagements minimalistes et le spectacle féerique créé par l'éclairage artificiel. Également actif à l'étranger, l'Atelier Descombes Rampini a dessiné le Jardin d'Éole à Paris et participé au sobre et spectaculaire réaménagement des rives de la Saône à Lyon-Confluence. MD



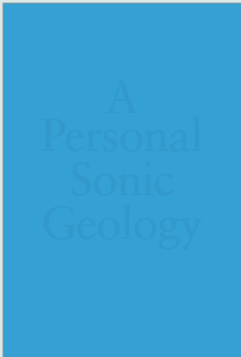
HARALD SZEEMANN
Museum of Obsessions
Getty Publications

Par son caractère visionnaire, le Suisse Harald Szeemann (1933-2005) fut l'un des curateurs les plus importants de la seconde moitié du xx^e siècle. Travaillant avec des plasticiens de tout premier plan comme Joseph Beuys, Bruce Nauman ou Richard Serra, il s'était notamment donné pour but de créer un « Musée des obsessions ». Richement illustré, ce livre se veut en quelque sorte le catalogue de la collection virtuelle de cette institution imaginaire. À travers des plans d'installations, des notes, des affiches, des photographies, il documente les différentes phases de la carrière du concepteur de la mythique exposition *Live in Your Head. When Attitudes Become Form* (1969) et de la non moins fameuse documenta 5. MD



BLACKOUT #0 – ART LABOUR
ECAV / art&fiction

Les membres de Art Work(ers), projet de recherche mené par l'ECAV (École Cantonale d'Art du Valais), se sont intéressés à l'histoire industrielle de certains sites et à l'impact que celle-ci a eu sur la création contemporaine. Inspiré par plusieurs projets d'édition liés aux usines dès les années 1950, le magazine *Blackout* propose d'explorer la question du travail de l'artiste. Le parti pris des éditeurs et du graphiste est de rendre compte du processus pour fabriquer la publication, du point de vue de l'argent et du temps. Les textes des contributeurs, artistes et chercheurs explorent plusieurs pistes, dont l'organisation et la reconnaissance du travail artistique, ou la visite de sites industriels. Isaline Vuille



PHILIPPE DECRAUZAT & MATHIEU COPELAND
A Personal Sonic Geology
Le Plateau, Frac Île-de-France & Mousse Publishing

Produite suite à l'exposition de Decrauzat et Copeland au Frac Île-de-France en 2015, la publication est composée de 2200 images tirées des films qui y étaient alors présentés, classées selon les couleurs qui teintaient les écrans comme des monochromes. Réalisés entre 2012 et 2015, ces films documentent concerts, performances, processus artistiques ou chaînes de production. Des cadrages serrés en montrent des fragments, reconnaissables ou parfois abstraits, en pleine page ou en séquences, dupliqués, samplés; le rythme adopté dans la publication évoque le temps du film, mais aussi la pulsation de la musique. IV



CHRISTOPH DRAEGER & HEIDRUN HOLZFEIND
Comme-Ci Comme-Ça [The Auroville Project]
Kodoji Press

Photographies, éléments d'archives et d'interviews donnent un aperçu de ce qu'est Auroville, projet utopique fondé au sud de l'Inde en 1968. Composé d'une communauté internationale regroupée autour d'une philosophie française devenue la figure de « la Mère », animée par des idéaux comme la mise en commun des biens, l'absence de règles ou de religion, le projet visait à développer une société durable en accord avec la nature, et a donné lieu à de nombreuses expérimentations architecturales. Draeger et Holzfeind ont effectué des recherches sur place. Ils ont interrogé les habitants sur leur expérience et leur perception du présent, de l'individualisme croissant, des crises politiques et environnementales. IV



TRANSBORDEUR
N° 2 – Dossier
« Photographie et exposition »
Éditions Macula

Deuxième numéro de la revue annuelle *Transbordeur*, après l'histoire des musées de photographies documentaires, cet opus consacre son dossier aux liens entre photographie et exposition. Des prémisses de la photographie au numérique contemporain, d'Aby Warburg aux visuels de données statistiques, des expositions d'architecture à celles promouvant le plan Marshall, de Lucerne à Tokyo, une dizaine d'études constituent ce dossier. D'autres articles abordent la question de la documentation photographique de l'exposition et des archives. La section « varia » proposant des textes libres de chercheurs ainsi que des comptes rendus d'ouvrages complètent cette revue francophone. IV



PIERRE KELLER
My Colorful Life
Patrick Frey

Cet imposant ouvrage rassemble 400 Polaroids sur les plus de 5000 qu'aura réalisés entre 1975 et 2000 Pierre Keller, ancien directeur de l'ECAL, à l'origine, graphiste. À la manière d'un journal, ces photographies rendent compte de l'expérience du voyage – à New York puis dans de nombreux pays – et des rencontres – avec des artistes et surtout avec des jeunes hommes. Regroupées selon leur couleur dominante, elles évoquent une époque de liberté sexuelle d'avant le sida, montrent des corps désirants, désirés, jouissants, des détails parfois flous, saisis dans le mouvement de l'action. Quelques paysages, natures mortes ou portraits complètent ce qui peut être lu comme un récit de la vie multiple de Keller. IV



FONDS D'ART CONTEMPORAIN
DE LA VILLE DE GENÈVE,
COLLECTION 2004-2016
FMAC / art&fiction

Consacré à la collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève sur les treize dernières années, ainsi qu'aux projets d'art dans l'espace public, le catalogue se présente comme un livre d'images qui fait la part belle aux œuvres. Les graphistes genevois TM (Nicola Todeschini et David Mamie) ont en effet pris le parti de donner à chacune des 780 acquisitions une page entière ou davantage. Le système de légende très allégé reprend quant à lui les numéros d'inventaire de la collection. Découpé selon les années d'acquisition, l'ouvrage permet de comprendre que certaines années ont été plus fastes que d'autres, et surtout de se plonger dans une importante collection finalement peu montrée au public. IV



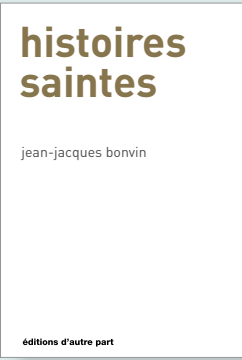
L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



YVES VELAN
Le Narrateur et son énergumène
Zoé

Yves Velan (1925–2017) est un auteur rare : en 1959, il publie au Seuil le roman très remarqué d'un pasteur tenté par le communisme et déchiré de doutes, dans la veine du Nouveau Roman. Il faut attendre 1973 pour lire *La Statue de Condillac retouchée*. En 1977, au retour d'Amérique où Velan a enseigné, sort *Soft Goulag*, une science-fiction qui est son *Meilleur des mondes*. Puis, c'est le silence, à la suite d'un drame personnel. Pendant toutes ces années, l'écriture a continué, obsessionnelle. Plus de quinze versions entièrement différentes pour ce roman, publié après la mort de l'auteur, comme l'explique Pascal Antonietti dans la préface. Le narrateur du titre est un écrivain « obstiné ». C'est un solitaire qui arpente les prés au-dessus de La Chaux-de-

Fonds, n'aime que son fils qui vit au loin et la littérature russe « parce qu'elle dit la souffrance du monde ». Lui-même s'acharne sur son « roman de la jalousie », boit et joue au poker. Il est interpellé par « l'énergumène », un trublion qui veut le convaincre de l'aider à détruire le monde ancien, les États-Unis en particulier. Ce personnage intempestif, proférant des obscénités, est-il « l'alter ego révolutionnaire » du narrateur ? Le roman prend dès lors l'allure d'un polar, avec le déclenchement d'une guerre entre Blancs, Noirs et Indiens. L'écrivain reçoit aussi la visite d'un Yves Velan qui ressemble à l'auteur et avec lequel il a des échanges à la Diderot. Une narration complexe, longtemps peaufinée et passionnante. **Isabelle Rüf**



JEAN-JACQUES BONVIN
Histoires saintes
Éditions d'autre part

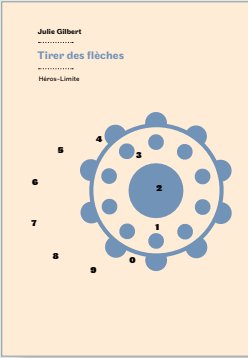
Quand Jean-Jacques Bonvin écrit sa « Légende dorée » personnelle, on peut s'attendre à des hagiographies inhabituelles. On le pensait plus familier de la *beat generation* que du calendrier des saints. Il peint pourtant – avec humour – les aveuglements de la « servitude volontaire » des croyants. C'est avec Othmar, un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Gall, qu'il ouvre ses *Histoires saintes*. Un obsédé de la mortification qui incommodait jusqu'à sa hiérarchie par ses excès, selon Bonvin, un sacré coquin aussi et un faiseur de miracles *post mortem*. L'hagiographe se déchaîne aussi contre le curé d'Ars qui terrorisait ses fidèles en leur promettant l'enfer. L'ange de l'Annonciation rêve de pénétrer Marie encore une fois ; elle

est d'accord. La compagne de Denys, le disciple de saint Paul, regarde avec scepticisme la dévotion de son conjoint qui suit son maître à Rome et même à Paris. Un stylite gêne tout le monde avec ses déjections. Saint Sébastien, tout hérissé de flèches, énumère avec stoïcisme les tortures endurées. Plus laïc, Venedikt Erofeev dresse la liste des alcools qu'on boit en Russie, du dissolvant à ongles au shampoing. Bonvin lui répond avec celle de ses médicaments. Il demande aussi la canonisation pour Cookie, drogué et alcoolique. Parmi tous ces saints peu orthodoxes, le plus émouvant est ce père qui veut mourir en faisant la planche sur un étang, en regardant les nuages, et demande à son fils de l'aider à trouver le bon plan d'eau. **IR**



JULIEN BOUISSOUX
Janvier
Éditions de L'Olivier

Son cas s'est perdu dans les abysses de l'informatique : voilà Janvier oublié dans son bureau, une ancienne boucherie, annexe de l'entreprise qui l'emploie. Scrupuleux, il se rend chaque jour au travail, n'a rien à y faire, arrose la plante verte, touche son salaire. À force d'inactivité, il se convertit à la poésie, se prend d'intérêt pour un ouvrier chinois dont il a vu la photo en compagnie d'une photocopieuse de même marque que la sienne et amorce une correspondance. Un ancien collègue resurgit, voudrait reprendre sa place. Mais combien de temps peut-on exister dans les marges en tout confort ? En suivant la métamorphose de Janvier, Julien Bouissoux peint par l'absurde le tableau d'un monde déshumanisé. **IR**



JULIE GILBERT
Tirer des flèches
Héros-Limite

Les « poèmes téléphoniques » de Julie Gilbert relèvent de la performance : entre 2011 et 2017, plus de deux cents personnes lui ont passé commande de brefs poèmes en prose pour elles-mêmes ou pour quelqu'un d'autre. Du destinataire auquel elle lisait son texte, elle ne connaissait que le nom et le numéro de téléphone. Aujourd'hui réunis en livre, ces poèmes font apparaître des paysages. Toujours situés, datés, ils suivent les mouvements de l'auteure – également scénariste – à Montréal, Los Angeles ou Porto, à Genève ou dans le train qui relie la ville à Lausanne, sur les rives de Moncton en Acadie ou à Middle Lion en Californie, ce sont des tableaux évocateurs, des îlots de silence dans le bruit du temps. **IR**



MUMA
Je ne suis pas d'accord avec moi-même
art&fiction

Artiste d'origine catalane, Muma vit en Suisse où il peint, dessine, sculpte et organise des événements. Il dispose aussi d'une plume féconde et baroque dont il use ici pour s'adresser à différentes instances du monde de l'art : Madame la préposée à la culture, Monsieur du musée, Madame des cimaises, Monsieur du discours, Madame de l'art et Madame des bourses, sans oublier Madame-les-carottes-sont-cuites. Malicieusement, il leur pose des questions sur le sens de l'art, sur les classifications et les jugements. Tout lui est sujet à digressions : l'âge des oliviers, les croûtes en peinture et leur élimination, la réécriture du *Quichotte* et demande : « Un art complètement involontaire pourrait-il exister ? » **IR**



ELEONORE FREY
En route vers Okhotsk
Quidam éditeur

Tous, ils veulent se mettre en route vers Okhotsk, point de fuite pris dans les glaces. Otto, le médecin, qui embarquerait sur un bateau, Sophie, la libraire, mère divorcée qui craint de perdre ses enfants, en séjour chez leur père, au Canada, en face d'Okhotsk, et Therese qui n'arrive pas à ancrer sa vie. Leurs rêves se cristallisent autour d'un personnage fuyant, Mischa Perm, auteur d'un ouvrage sur le Grand Nord, le seul qui connaisse Okhotsk. Il erre dans la ville, boit des vodkas, porte plusieurs identités. Eleonore Frey renouvelle avec finesse et un certain humour le thème moderne de la disparition de soi. Chacun ici cherche sa Sibérie intérieure tout en essayant d'échapper à sa propre glaciation. **IR**

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



RINNY GREMAUD
Un monde en toc
Seuil/Fiction & Cie

Un tour du monde en un mois et cinq villes, de *mall* en pire: la journaliste Rinny Gremaud s'est imposé la tâche ingrate de visiter cinq de ces « monstres du commerce mondial », comme les définit Olivier Rolin dans sa préface. Le livre issu de cette enquête dresse un tableau impressionnant du monde de la consommation, dans ces lieux qui rendent « l'extérieur facultatif ». Le regard de la voyageuse fait de ce reportage un bel objet littéraire, par son art de l'ironie sans mépris, de l'empathie et de l'observation anthropologique, porté par une plume d'une rare élégance. D'Edmonton à Pékin, Kuala Lumpur, Dubaï et Casablanca, ce sont partout les mêmes marques, les mêmes restaurants, des attractions comparables et le même air

conditionné. Si l'offre est universelle, les visiteurs et leurs attentes changent selon l'environnement; à Edmonton, les familles y font leurs courses annuelles; Dubaï vise le tourisme d'achat; les Chinois se renseignent sur l'offre avant de commander sur Internet. Dans leur absurde mégalomanie, les *malls* sont des lieux de vie aseptisés qui dépassent la logique marchande. La traversée de ce « monde en toc », dans l'uniformité des aéroports, des hôtels aux lits *king size*, effectuée dans la solitude, en dépit de brèves rencontres, en jetlag perpétuel, engendre une spirale dépressive, entrecoupée de moments d'humour ou de poésie. De petites digressions autobiographiques donnent une note personnelle – de tendresse, de colère aussi et d'émotion. IR



LUKAS BÄRFUSS
Hagard
Zoé

Deux ballerines bleu prune se hâtent dans les rues d'une ville qui ressemble à Zurich. Subjugué par leur grâce, Philip se met à suivre la jeune femme dont il n'a même pas vu le visage. Pour cette fine silhouette, l'agent immobilier va renoncer à une affaire prometteuse, perdre peu à peu tout ce qui constituait son identité: téléphone, portefeuille, papiers, argent, montre, voiture et jusqu'à sa chaussure, une seule, absurde et grotesque. Ce thème de la disparition hante la littérature suisse, Max Frisch l'a esquissé, Peter Stamm l'a repris. Lukas Bärfuss le pousse très loin, jusqu'au bout. Le narrateur suit Philip, il ne le perd pas de vue, mais parfois, le plante là pour aller voir ailleurs, dans une digression surprenante ou un stupéfiant

arrêt sur image. Pendant que Philip s'enfonce dans sa spirale destructrice, abandonnant jusqu'à son enfant à sa nounou mexicaine sans papiers, on reste sans nouvelles de l'appareil de la Malaysia Airlines, disparu sans laisser de traces, la Russie annexe la Crimée, le monde suit son cours. Un être humain quelconque, sans caractéristiques particulières, se transforme malgré lui en quelques heures en un clochard, un voleur, réduit au néant. Hagard (avec deux g en français) est un terme de fauconnerie. Il s'agit « du sacrifice d'une vie sur l'autel des anciens dieux et le seul sens résidait dans la célébration terrifiante, dans la fête indicible, quand le cœur est arraché à une personne vivante ». Une fable qui en dit beaucoup sur notre époque. IR



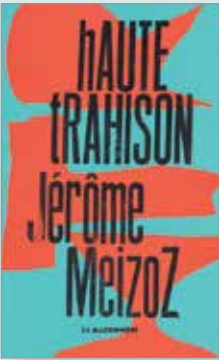
ADELHEID DUVANEL
Délai de grâce
Vies parallèles

Adelheid Duvanel (1936-1996) est née à Bâle dans une famille de la bonne bourgeoisie. Sa vie est marquée par les tentatives de suicide et les internements. Elle épouse le peintre Joseph Duvanel: il s'ôte la vie, leur fille meurt du sida, elle-même choisit de mourir de froid dans la forêt. Son œuvre littéraire est redécouverte à partir de 2004: *Délai de grâce* est son premier livre traduit en français, grâce à un libraire de Bruxelles. Au-delà de sa légende noire, ces brèves histoires montrent, avec une grande sobriété et beaucoup de distance, des vies étranges, torturées, marginalisées. Les individus qu'elle peint sont « comme enfermés dans des cercles », séparés les uns des autres, « inaptes à la vie ». IR



REYNALD FREUDIGER
La Véritable Histoire de Luz Nieve
Editions de l'Aire

Dans un pays en guerre d'Amérique latine, la naissance de Luz Nieve est marquée par une chute de neige, phénomène troublant dans cette zone tropicale. Est-elle une incarnation du diable? Les villageois l'ostracisent. Un prêtre la sauve, une ONG la recueille et l'envoie en Suisse dans la très protestante famille Bachmann, ce qui vaut un savoureux portrait sociologique. En souvenir de ses origines, Luz Nieve n'a qu'un livre mutilé dont elle a lu seulement la page 88. Sa « véritable histoire » est un conte placé sous l'égide de García Márquez et d'Andersen, qui se développe quand Luz Nieve revient au pays. Son histoire oscille avec légèreté entre mise en abyme, merveilleux, critique sociale et politique. IR



JÉRÔME MEIZOZ
Haute Trahison
La Baconnière

Le narrateur, « payé pour réfléchir », a reçu commande d'un article sur les peintres de montagne, mais il préférerait s'attacher à célébrer leurs bonnes, ces indispensables figures de l'ombre. On sait l'importance des amours auxiliaires dans l'épanouissement des grands artistes. Bien sûr, sa proposition est irrecevable. Tout comme il est impensable pour les vieillards qui se réunissent pour ressasser leurs commentaires sur l'œuvre du « grand poète italien » de laisser un peu de place à un peu de créativité dans l'exégèse de Dante. Ce monologue est une joyeuse satire du monde de l'Université, observé par un des siens, et une réflexion inquiète sur la capacité des vieux mots à transmettre une pensée nouvelle. IR



BERTRAND SCHMID
Autres Ailleurs
L'Âge d'homme

En quatre nouvelles qui sont des « fugues », Bertrand Schmid fait des variations sur le thème du départ vers un ailleurs changeant. « Wäre ich ein Berliner » (« et si j'étais un Berlinois »), se demande le soldat Khachik qui monte la garde sur le mur. Mais ce soldat soviétique est un berger arménien qui se souvient de ses montagnes et n'a rien à faire des Russes et des Allemands. Les « Larmes de crépuscule », c'est Yaëlle qui les verse, au terme d'un parcours des drogues qui lui promettaient un « ailleurs ». « D'une route » parle de rails, de trains, de gare, s'y dressent des « herbes de terreur ». Le récit central, « Ailleurs », justement, accentue l'impression d'irréalité qui se dégage de ces textes extrêmement écrits. IR

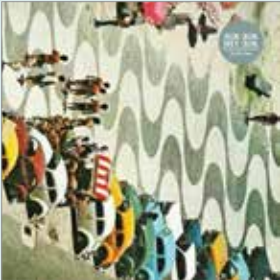


L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / Sélection du CCS



ME&MOBI
Agglo
Prolog Records

Projet réunissant Fred Bürki (batterie), Lisa Hoppe (contrebasse) et Philipp Schlotter (piano, synthés), Me&Mobi fait partie de ces groupes résolument frondeurs qui s'emparent du jazz avec une vraie audace et le transportent ailleurs, vers demain, au contact vivifiant de la musique électronique en particulier. Après le EP *Halb Ton Viertel Techno*, sorti en 2016, le trio franchit maintenant le cap du premier album avec *Agglo*, publié par le prometteur label Prolog Records, précisément dévolu au jazz le moins orthodoxe. Innervés par un puissant groove organique, les dix morceaux de l'album forment un tout à la fois élégant et percutant, prospectif et impulsif, aussi stimulant pour le corps que pour l'esprit. Jérôme Provençal



DUCK DUCK GREY DUCK
Traffic Jam
Casbah Records/A Tree in a Field Records

Révélé par le pétaradant *Here Come...* (2015), le trio genevois resurgit avec un deuxième album plus que généreux. *Traffic Jam* rassemble en effet pas moins de vingt-cinq nouveaux morceaux ! Visiblement gonflés à bloc, Robin Girod (guitare, chant), Nelson Schaer (batterie) et Pierre-Henri Beyrière (basse) font ici jaillir sans compter leur tumultueuse mixture électrique, dans laquelle rock garage, psychobilly, heavy blues, soul et surf music s'accouplent de manière frénétique : une véritable – et délectable – orgie de riffs et de décibels. Émergent en particulier « Bing Bang », « Street Fighting », « Earth Collusion », « Wizard » et « Au Pays des merveilles de Juliet », explosive reprise de la chanson d'Yves Simon. JP



BOMBERS
M/W
Irascible Music

Derrière Bombers se cachent deux activistes lausannois au long cours, en l'occurrence Christian Pahud et Michel Blanc. Déjà vus ensemble dans Honey For Petzi puis Larytta, deux formations majeures de la scène pop-rock romande, ils ont impulsé Bombers en 2012 pour célébrer la gloire scintillante des synthétiseurs, embarquant avec eux le batteur Mark Blakebrough – par ailleurs membre du groupe genevois Brazen – dans cette odyssée sonore. Arrive aujourd'hui *M/W*, premier album qui déploie une belle panoplie de synthés (Moog et autres) au fil de ses huit morceaux, chantés ou instrumentaux. Oscillant entre envolées planantes, giclées grinçantes et embardées percutantes, l'ensemble se révèle tout à fait excellent. JP



THE GREAT HARRY HILLMAN
Tilt
Cuneiform Records

Quatuor en provenance de Lucerne, formé par Nils Fischer (instruments à anche), Samuel Huwyler (basse), David Koch (guitare) et Dominik Mahnig (batterie), The Great Harry Hillman – nom faisant référence à un champion olympique américain d'athlétisme du début du xx^e siècle – fonctionne en mode parfaitement égalitaire, aucun membre n'ayant de préséance sur les autres. Ensemble, les quatre acolytes élaborent une vibratile musique atmosphérique dont la dynamique oblique emprunte à l'inventive spontanéité du jazz autant qu'à l'incisive nervosité du rock. Suivant un tracé très libre, leur troisième et nouvel album propose huit morceaux joliment digressifs et drôlement suggestifs, en prise directe avec l'instant présent. JP



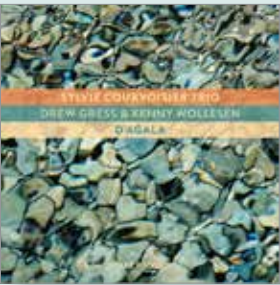
SAMUEL BLASER TRIO
Taktlos Zürich 2017
Hat Hut Records

Gravitant depuis une dizaine d'années dans l'effervescente nébuleuse du jazz contemporain, où il occupe désormais une place de choix, le tromboniste et compositeur suisse Samuel Blaser ne cesse d'étendre son champ d'investigation sonore et d'augmenter la portée de son souffle. Actif au sein de diverses formations, il œuvre notamment en trio avec le guitariste français Marc Ducret et le batteur danois Peter Bruun. C'est ce trio d'affranchis que nous permet de saisir sur le vif *Taktlos Zürich 2017*, captation d'un concert donné le 5 mai 2017 à Zurich, dans le cadre du très stimulant festival Taktlos. Près d'une heure de musique (très) libre, divisée en quatre longues pages remuantes aux nuances miroitantes. JP



PETER KERNEL
The Size of The Night
On The Camper Records

Apparu il y a dix ans et révélé avec *White Death, Black Heart* (2010), terrassant deuxième album, Peter Kernel joue un rock sous haute tension, traversé par le meilleur du rock indépendant américain (Sonic Youth, Velvet Underground, Pixies, Royal Trux, Yo La Tengo and co). Poursuivant sur son irrésistible lancée, le groupe – toujours piloté en binôme par Aris Bassetti (guitare, chant) et Barbara Lehnoff (chant, basse) – livre à présent *The Size of The Night*, splendide nouvel album en forme d'ode électrique à la nuit et à ce qu'il y a d'obscur en nous, dont chaque morceau – ou presque – est un tube en puissance, à commencer par l'imparable « There's Nothing Like You » et le grandiose « The Revenge of The Teeth ». JP



SYLVIE COURVOISIER TRIO
D'Agala
Intakt Records

Installée à New York depuis la fin des années 1990, la pianiste et compositrice Sylvie Courvoisier est l'une des grandes figures féminines de la scène internationale des musiques improvisées. *D'Agala*, son nouvel album, a été enregistré en format trio avec le batteur/percussionniste Kenny Wollesen et le contrebassiste Drew Gress, deux musiciens américains rompus aux expériences hors pistes. Toujours en mouvement, Sylvie Courvoisier présente ici neuf nouvelles compositions d'une fraîcheur éclatante, chacune dédiée à une personnalité qu'elle admire (Louise Bourgeois, Ornette Coleman, Simone Veil, etc.) et toutes caractérisées par une même ludique intrépidité. Un captivant périple sonore au cœur de l'inouï. JP



JACOB BERGER
Un Juif pour l'exemple
Praesens

Basé sur le livre éponyme de Jacques Chessex, le film *Un Juif pour l'exemple* relate un crime antisémite particulièrement atroce commis en 1942 à Payerne, petite commune vaudoise située près de Lausanne – un crime par lequel Chessex, qui a passé son enfance à Payerne, va être hanté toute sa vie. Au-delà de la reconstitution des faits, réalisée avec une précision tout en retenue, Jacob Berger s'attache à rendre sensible l'empreinte profonde du crime dans la conscience de l'écrivain, dont le livre suscite une défiance marquée dans la population locale... Entrelaçant intimement le passé et le présent, le film, exempt de pathos, traduit au plus juste la banalité de l'horreur autant que l'intranquillité de la mémoire. JP

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 29^e numéro
10000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Graphiste : Jocelyne Fracheboud
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, avril 2018
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
David Brun-Lambert, Rosa Brux, Archives
contestataires, Gérald Cordonier, Cécile Dalla Torre,
Mireille Descombes, Nickel van Duijvenboden,
Marie-Pierre Genecand, Corinne Martin, Isabelle Rüf,
David Streiff Corti, Denis Pernet, Jérôme Provençal,
Joël Vacheron, Isaline Vuille

Traducteur
Daniel Fesquet (pp. 4-7, 9, 26-27)

Photographes et illustrateur
Tonatiuh Ambrosetti, Thomas Andenmatten,
Martin Argyroglo, Gregory Batardon, Ralph Feiner,
Matthias Gnehm (illustrateur), Romain Guélat,
Thomas Hebert, Michael Jungblut, Blerta Kambo,
Gerald Langer, Les Frères Chapuisat, Niklaus Spoerri,
Sandra Then, Tonje Thiesen, Philippe Weissbrodt

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

Prochain voyage

Début de l'automne 2018 à Paris et région parisienne,
art contemporain et architecture en compagnie
du directeur du CCS
Infos à venir sur www.ccsparis.com/amis-du-ccs

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Inscriptions et renseignements :
www.ccsparis.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €



Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
www.ccsparis.com

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h - 19h

Librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h - 18h
samedi et dimanche : 13h - 19h
La librairie du CCS propose une sélection
d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses
en art contemporain, photographie,
graphisme, architecture, littérature
et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations
T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

Réservations
T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche : 13h - 19h
Tarifs soirées : entre 8 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés
Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur
www.ccsparis.com
Newsletter : inscription sur www.ccsparis.com
ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Léopoldine Turbat
Production : Celya Larré
Technique : Kevin Desert et Gaël Angelis
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch et Dominique Blanchon

Prochains événements



Alexandra Bachzetsis, *An Ideal for Living*, 2018, extrait vidéo.
Coutoiserie de l'artiste, kurimanzutto et Meyer Riegger. © Alexandra Bachzetsis

Programme
septembre – décembre 2018

Exposition
Alexandra Bachzetsis
An Ideal for Living (salle principale)

Théâtre
Grand entretien avec Stefan Kaegi
(Rimini Protokoll) en lien avec son projet *Nachlass*
– *Pièces sans personnes*, présenté à la la MC93,
maison de la culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny

Musique
Carte blanche à la Cave 12, Genève
avec Antoine Chessex (CH), Nina Garcia (F),
Francisco Meirino (CH), Massicot (CH),
Sudden Infant (CH), La Tène avec Jacques Puech,
Louis Jacques, Guilhem Lacroux,
Jérémie Sauvage (CH/F)

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Partenaires média



Partenaires institutionnels



Partenaire des vernissages
et des soirées



l de mire
i
g
n
e

14.03
– 26.08

1
8

Robert Longo, *Unlived / 28 Special /*, 1993 – Fusain et mine de plomb sur papier – Courtesy de l'artiste



mudac

MUSÉE DE DESIGN
ET D'ARTS APPLIQUÉS
CONTEMPORAINS

PLACE DE LA CATHÉDRALE 6
CH-1005 LAUSANNE T. +41 21 315 25 30
INFO@MUDAC.CH WWW.MUDAC.CH

10
ANNÉES

LE DÉSIGN
SOCIÉTÉ
ERNEST GÖNDEL (ET FILIALES)
STEFAN THOMAS
JOHNSON
STIFTUNG
Amis
du
mudac
éca l
AN
POLICE
Biel